comme s'exerçant dans la direction même des lignes de force qui relient les surfaces de deux conducteurs électrisés serait accompagnée d'une action latérale ou transverse à ces mêmes lignes et qui correspondrait à la dilatation ou à la répulsion à laquelle ils semblent obéir. Autrement dit, la force attractive qui s'exerce entre les particules du diélectrique dans la direction même de l'induction est accompagnée d'une force répulsive agissant dans une direction transverse. » « L'induction semble consister en un certain état de polarisation des particules déterminé par l'action du corps électrisé, état dans lequel les particules seraient positives d'un côté, négatives de l'autre, et seraient disposées régulièrement les unes par rapport aux autres et en relation avec la surface ou les particules mêmes du corps inducteur. Cet état est un état de contrainte qui est établi et se maintient seulement par l'action d'une force, et qui se détend et fait place à l'état naturel sitôt que la force cesse d'agir. Il n'y a d'ailleurs que dans les corps isolants que cet état peut se maintenir sous l'action d'une quantité fixe d'électricité, attendu que ce sont les seuls où les particules peuvent rester polarisées. »

ISOLDE s. f. (i-zol-de — nom propre). Astron. Planète télescopique, découverte par Palisa en 1879. V. PLANÈTE.

Isoline, conte de fées en trois actes et dix tableaux, poème de M. Catulle Mendès, musique de M. André Messager (théâtre de la Renaissance, 26 décembre 1888). C'est bien un vrai conte de fées. Isoline est la protégée de Titania, la reine des fées, qui l'aime beaucoup. Mais Titania, pour affaires de ménage, est brouillée avec son mari, Obéron, qui veut se venger sur la protégée de sa femme. Il décrète donc qu'Isoline, au moment où elle recevra le premier baiser d'amour, sera changée..... en homme. Tout le monde et sa mère s'emploient pour qu'Isoline ne connaisse pas ce doux et fatal baiser; mais Obéron veille et sert d'entremetteur magique entre Isoline et le beau chasseur Isolin. Après une foule de péripéties des plus fantastiques, le mariage des deux tourtereaux va s'accomplir. D'où grande colère d'Obéron, qui change Isoline en un Isolin. Mais, comme Titania ne manque pas de pouvoir magique, elle change Isolin en une Isoline; le mariage s'accomplit quand même, et tout le monde est satisfait.

La partition, que M. Messager a écrite avec beaucoup d'élégance et un grand sentiment poétique, est très mélodique et contient plusieurs morceaux très gracieux. La musique du prologue, « l'embarquement pour Cythère », est absolument réussie avec son chœur, *Dans le parfum des lys éclos*, la scène de Daphnis et Chloé, celle où Isoline voit en rêve Isolin. Dans les tableaux suivants il nous faut signaler la scène et le chœur des duègnes, *Il a menti le poème*, qui rappelle un peu le style de l'opérette; le quatuor, *Par ma royale javeline;* la romance, *Hélas mon cœur*, et le finale du 4e tableau, *Dragon radieux d'un coup d'aile.* Le tableau du pays sans miroirs contient un duo charmant, *Au bruit de l'eau qui coule*, la scène de la chapelle, très bien traitée, avec la phrase d'Obéron, *Sous vos tendres nœuds*, à laquelle les chœurs viennent se mêler. Citons encore le ballet et le dernier duo d'amour. Le chœur d'introduction, *Dans le parfum des lys éclos*, sert de conclusion à cette jolie partition. *Isoline* a été montée avec un assez grand luxe à la Renaissance et suffisamment interprétée par Mmes Nixau, Aussourd, B. Thibault, France, Theven, et MM. Morlet et Wolff.

* **ISOLOIR** s. m. — **Encycl.** Electr. M. Mascart a imaginé un isoloir extrêmement simple et très efficace. Il se compose d'une fiole à large base dont le fond se relève en une tige verticale qui traverse le goulot et s'élève au-dessus pour supporter les corps à isoler. Dans le fond du vase on verse de l'acide sulfurique concentré qui dessèche l'air intérieur et empêche ainsi toute condensation de vapeur sur la tige. Un collier d'ébonite en forme de cloche, adapté sur la tige, couvre l'orifice du flacon sans le toucher pour empêcher les courants d'air d'y amener de la vapeur d'eau. Chacun peut construire pour son usage des isoloirs de ce genre avec un simple flacon et une tige de verre que l'on fixe dans le goulot à l'aide d'un bouchon enduit de cire; bien que moins parfait, à cause du contact de la tige avec le bouchon, les isoloirs ainsi construits donnent encore d'excellents résultats.

* **ISOMALIQUE** adj. (i-zo-ma-li-ke — préf. *iso*, et rad. *malique*). — Chim. Se dit d'un acide $C^4H^6O^5$ ou

$$CH^3—C.OH<^{CO^2H}_{CO^2H}$$

isomère de l'acide malique, obtenu en faisant agir à une douce chaleur l'oxyde d'argent sur l'acide monobromisosuccinique; l'acide isomalique fond vers 100° avec altération.

ISONICOTINIQUE adj. (i-zo-ni-ko-ti-ni-ke — préf. *iso*, et rad. *nicotine*). Chim. Se dit d'un acide monocarbopyridique $C^6H^5AzO^3$ fusible vers 305° obtenu en décomposant par la chaleur de l'acide tricarbopyridique ou oxycinchoméronique dérivant de l'acide cinchoninique par oxydation.

ISOPHTALIQUE adj. (i-zo-fta-li-ke — préf. *iso*, et rad. *phtalique*). Chim. ‖ Syn. de MÉTAPHTALIQUE.

ISOPROPYLACÉTYLÈNE s. m. (i-zo-pro-pi-la-sé-ti-lè-ne — rad. *isopropyle* et *acétylène*). Chim. Hydrocarbure isomérique de valérylène.

ISORCINE s. f. (i-zor-si-ne — préf. *iso*, et rad. *orcine*). Chim. Phénol divalent isomérique avec l'orcine. On en connaît deux obtenus en fondant avec la potasse les toluènes-disulfonates de potassium α et γ.

ISOSPORE s. f. (i-zo-spo-re — du gr. *isos*, égal; *spora*, semence). Bot. Spore qui résulte de la fusion de deux petites masses plastiques semblables à des zoospores, dans la copulation de certaines algues: *M. Strasburger appelle gamètes les deux zoospores qui se copulent, et il nomme zygote la spore qui résulte de leur union, tandis que M. Rostafinski la nomme* ISOSPORE. (Duchartre).

ISOTROPE adj. (i-zo-tro-pe — du gr. *isos*, égal; *trepein*, tourner). Bot. Dont toutes les parties subissent la même action directrice: *Végétal* ISOTROPE. *Plante* ISOTROPE. *Il existe des végétaux chez qui toutes les parties du corps obéissent de la même manière à ces forces dirigeantes; on les dit* ISOTROPES; *telles sont les bactériacées, oscillariées, uvacées, etc.* (Van Tieghem.) ‖ Est opposé à ANISOTROPE.

— Phys. Qui présente les mêmes propriétés physiques dans toutes les directions.

— **Encycl.** Bot. Les végétaux *isotropes* sont de beaucoup les plus simples car la division du travail physiologique correspond à la plus grande différenciation de la forme; en effet, suivant que les diverses parties d'un même individu prennent des caractères différents, elles réagissent aussi d'une manière différente sur le milieu extérieur; mais, comme le fait remarquer Van Tieghem, cette règle n'a rien d'absolu. La division du travail peut en effet rester indépendante de la différenciation.

— Phys. Dans les corps ou les milieux *isotropes*, rien ne distingue les différentes directions autour d'un point quelconque: les ondulations lumineuses se propagent avec la même vitesse, la conductibilité calorifique est la même, ainsi que la résistance électrique, etc. On doit donc penser que dans ces corps la disposition des particules ultimes est identique dans toutes les directions, et en effet, les corps isotropes sont tous des corps homogènes non cristallisés ou cristallisés dans le système cubique. Les corps cristallisés dans les systèmes dont les axes de cristallisation ne sont pas égaux, c'est-à-dire tous les systèmes autres que le système cubique, ne sont pas isotropes.

On considère aussi l'éther lumineux comme un milieu isotrope.

ISOTROPIE s. f. (i-zo-tro-pî — rad. *isotrope*). Bot. Tendance qu'ont les parties du corps d'un être végétal à prendre une même direction.

— Phys. Qualité d'un corps ou d'un milieu isotrope.

ISOUBOU, peuplade de l'Afrique occidentale, dans la partie S.-O. de la colonie allemande de Cameroun, entre la baie d'Ambos à l'O. et l'embouchure du fleuve Cameroun à l'E. Le village principal, Bimbia ou village du Roi-Guillaume, a une population de 380 hab. Les Isoubou sont au nombre de 2.500.

ISO-URIQUE adj. (i-zo-u-ri-ke — préf. *iso*, et rad. *urique*). Chim. Se dit d'un acide isomérique avec l'acide urique obtenu en faisant bouillir la solution aqueuse de deux parties d'alloxanthine avec une partie de cyanamide.

IS PATER EST QUEM NUPTIÆ DEMONSTRANT (*Celui-là est le père que le mariage désigne*). Axiome du droit romain, qui résume la législation sur laquelle repose la légitimité des enfants nés durant le mariage:

> D'ailleurs, *is pater est quem nuptiæ...* j'espère
> Que vous me dispensez de vous parler latin.
> ALF. DE MUSSET.

Israël (HISTOIRE D'), par E. Ledrain (Paris, 1879-1882, 2 vol.). Le merveilleux qui donne à Israël parmi les autres nations une place privilégiée repose-t-il sur quelque fondement solide? C'est un point très discuté depuis quelques années, et les derniers résultats de la critique historique ne sont pas très favorables au « peuple de Dieu », qui apparaît comme un peuple très ordinaire, ou, si l'on veut, comme très inférieur aux autres Orientaux. M. Ledrain a voulu écrire l'histoire des Hébreux, et non nous donner une nouvelle « Histoire Sainte »; il fait tomber une partie de la légende, mais, il compare cette chute à « une draperie dont la disposition laisse mieux voir la vérité historique », et il estime qu'Israël sort plus grand de cette épreuve.

Les Juifs ne se sont point élevés jusqu'à notre conception des rapports de l'univers avec la divinité; ils ne supposent pas de lois générales, et pour eux, tout ce qui se produit dans le monde est le fruit d'une action particulière d'Elohim. De là, une première difficulté pour l'historien. Là où nous dirions: « La flamme du volcan dévora les rebelles », ils disent: « Iahvé suscita un feu qui les brûla. » De sorte que, pour avoir une notion exacte de ce qu'a voulu exprimer l'écrivain juif, il faut la plupart du temps en supprimer ce qui chez lui marque l'action immédiate de la divinité. Il y a en second lieu à tenir compte de l'exagération des images et à ne pas prendre pour des faits réels de simples fables allégoriques: « Chez les Hébreux, dit M. Ledrain, ont fleuri de tous temps les récits *aggadiques*. (Ce dernier mot vient du verbe *igguid*, annoncer.) Ces récits ou contes, sans vérité historique, ont une valeur purement morale. Pour mieux dire à l'homme qu'il doit se tenir en garde contre les charmes dangereux de la femme, un Hébreu, grand poète en même temps que moraliste, a imaginé la légende de Schimschon (Samson). L'auteur du livre d'Iona (Jonas), voulant annoncer la bonté d'Iahvé et exciter les Juifs à la pénitence, a cru qu'un récit valait mieux qu'une prédication solennelle. Quoi de plus capable d'enflammer le patriotisme que les exploits de l'héroïne fictive Iehoudith (Judith) de Bethoulia? » M. Ledrain n'hésite pas à considérer comme une série de mythes le Xe chapitre de la Genèse et il n'admet pas que le Pentateuque, « avec son caractère de collection et ses conseils aux rois d'Iehouda », soit tout entier sorti des mains de Moïse. Pour l'orthographe des noms propres, il a suivi partout la Bible, c'est-à-dire qu'il n'appelle pas les personnages hébreux d'un nom qui n'est pas le leur. Nous croyons avec M. Ledrain qu'en faisant autrement on enlève à l'histoire des anciens peuples une partie de sa vie et de sa couleur. Pourquoi dire Isaac, Moïse, Samson, Saül, Salomon, Juda, Josué, puisque le vrai nom de ces personnages est Izehaq, Mosché, Schimschon, Schaœul, Schelomo, Iehouda, Ioschiya? On ne peut, d'autre part, que féliciter M. Ledrain d'avoir demandé des renseignements aux peuples voisins de la Judée. Le texte biblique est insuffisant à qui veut écrire l'histoire d'Israël, les Juifs ayant été mêlés à leurs voisins et leur ayant fait des emprunts considérables. Dans le culte d'Israël, il y a des réminiscences des panégyries de Thèbes et de Memphis; dans ses fêtes, il y a des ressouvenirs de Babylone ou de Phénicie. Non seulement M. Ledrain s'est, en conséquence, reporté aux inscriptions phéniciennes, assyriennes, égyptiennes, non seulement il a recouru aux plus récents travaux de la critique moderne, mais encore il a consulté M. Jules Oppert, l'assyriologue, qui lui a donné la traduction de fragments de cosmogonie chaldéenne et de mythologie assyrienne propres à fournir des points de comparaison. Tout en voyant dans la Bible un livre inspiré, il ne craint pas de le discuter, l'histoire ne pouvant s'écrire avec la foi, mais avec la raison.

Israël (HISTOIRE DU PEUPLE D'), par Ernest Renan (Paris, 1887-1888, 2 vol. in-8°). Ce bel ouvrage est la préface naturelle des *Origines du Christianisme.* On sait que, dans la pensée de M. Renan, la civilisation humaine résulte de la collaboration alternative de la Grèce, de la Judée et de Rome. La Grèce a fondé « l'humanisme rationnel et progressif »; le cadre de la culture qu'elle a créée est susceptible d'être indéfiniment élargi, mais il est complet en toutes ses parties. Cependant, il y a une lacune considérable dans le cercle de son activité intellectuelle et morale: elle « méprisa les humbles et n'éprouva pas le besoin d'un Dieu juste », elle n'eut jamais l'idée d'une religion universelle. « L'ardent génie d'une petite tribu établie dans un coin perdu de la Syrie sembla fait pour suppléer à ce défaut de l'esprit hellénique. » Les sages d'Israël avaient, en présence des abus dont fourmille le monde, des accès de colère que les prophètes traduisirent en dogmes à partir du IXe siècle, et ces prophètes, fanatiques de justice sociale, proclamèrent que si le monde ne pouvait aspirer à devenir juste, il valait mieux qu'il fût détruit. Leurs continuateurs directs, c'est-à-dire les fondateurs du christianisme, « s'épuisent en un appel incessant à la fin du monde, et, chose étrange! transforment en effet le monde. Par Jésus, les apôtres et la seconde génération chrétienne, s'établit une religion, sortie du judaïsme qui, trois siècles plus tard, s'impose aux races les plus importantes de l'humanité et se substitue aux petits joujoux patriotiques des cités anciennes... Le christianisme, en un mot, devient dans l'histoire un élément aussi capital que le rationalisme libéral des Grecs, quoique à certains égards moins assuré de l'éternité ». Mais il fallut une force pour abattre les obstacles que le patriotisme local opposait à la propagande idéaliste de la Grèce et de la Judée. Cette force extraordinaire, Rome se rencontra pour la créer.

Nous savons à quoi nous en tenir sur la Grèce et sur l'Italie; mais c'est grâce à M. Renan que nous pouvons enfin comprendre la part dévolue au judaïsme dans le développement de l'humanité. Le premier tome s'arrête au seuil du prophétisme, à l'établissement de la royauté; il comprend donc toute la période patriarcale, la captivité d'Egypte, l'Exode, la conquête de la Terre promise, les Juges, Saül et David. « Dans ce premier volume, le grand mouvement religieux d'Israël qui a entraîné le monde dans son tourbillon est à peine commencé. La vocation d'Israël n'est pas évidente. Ce peuple n'a encore au front aucun signe bien clair qui le distingue de ses voisins et congénères. Mais l'enfance des élus est pleine d'annonces et de pronostics, qu'on ne comprend que plus tard. C'est à l'âge patriarcal que la destinée d'Israël commença de s'écrire; rien dans l'histoire d'Israël n'est explicable sans l'âge patriarcal. » Cependant, chacune des questions soulevées au cours de cette période de formation sont si vastes que M. Renan néglige volontairement les détails pour arriver au point vital de l'histoire juive, au prophétisme, sans lequel Israël ne se serait point distingué des petites peuplades syro-arabes qui ont disparu sans laisser trace de leur existence, n'ayant gravé leur nom que sur le sable mouvant du désert.

Le tome II de l'*Histoire d'Israël* est consacré à la période la plus importante de l'évolution religieuse du peuple juif. C'est pendant cette période que Iahvé, de dieu local et provincial, devient le Créateur universel, le Dieu juste et impartial qu'il n'était pas auparavant, car la religion de David et de Salomon ne différait pas sensiblement de celle des autres nations de la Palestine. « Les traits de prédestination à une vocation religieuse qu'on peut entrevoir en Israël, dès l'époque la plus reculée, ne se dessinent nettement qu'à partir du IXe siècle avant Jésus-Christ. Les prophètes deviennent alors des créateurs dans le sens le plus éminent du mot. Elie et Elisée sont les représentants légendaires de cette grande révolution. Puis le mouvement se continue par des hommes que nous touchons en quelque sorte et dont nous possédons les écrits. En réalité, à l'avènement d'Ezéchias, vers 725 avant Jésus-Christ, le judaïsme est complètement formé. Ce que l'époque de Josias, les restaurateurs du temps de Zorobabel, la réforme d'Esdras y ajoutèrent, c'est une organisation sectaire d'une merveilleuse solidité. » Cette œuvre d'organisation fut achevée environ 450 ans avant notre ère.

Le tome II s'arrête à la prise de Samarie (720 av. J.-C.).

Israélites (HISTOIRE DES) **d'après l'exégèse biblique**, par M. Louis Ménard (1883, in-12). Les Juifs sont certainement, comme les Grecs et les Romains, les auteurs de la vie intellectuelle et morale des peuples modernes. Si la civilisation nous est venue des Grecs et des Romains, la religion nous est venue des Juifs. Il se comprend donc qu'il y ait, à l'usage des classes, un livre spécial pour l'histoire des Juifs, comme il y en a un pour celle des Grecs et un pour celle des Romains.

Le manuel consacré par M. L. Ménard à l'histoire des Juifs a été composé d'après l'exégèse rationaliste (si l'on prend ce mot *rationaliste* en son sens le plus général), c'est-à-dire dans un esprit absolument indépendant de tous enseignements traditionnels d'Eglises. Le sujet est traité scientifiquement, c'est-à-dire conformément aux règles que la critique appliquerait sans scrupule à l'histoire d'un autre peuple. M. Ménard reproduit les explications qu'on a données du monothéisme hébraïque; d'abord celle qui se tire de la race: « La race sémitique n'a jamais eu d'autre principe politique que l'autorité. Son idéal même ne va pas au delà; elle conçoit l'univers comme une vaste monarchie, et le déisme est sa religion naturelle. La supériorité des Juifs sur les autres peuples a consisté à trouver la formule la plus absolue de cette religion. » Plus loin, c'est le climat, c'est la vie dans le désert, qui a déterminé la croyance religieuse des Juifs. Pour M. Ménard, comme pour M. Renan, le désert est monothéiste.

L'auteur montre très bien que toutes les destinées des Israélites sont sorties de ces deux éléments, unis et fondus chez eux comme ils ne l'ont été chez aucun autre peuple: la religion et le patriotisme. « Ce qui distingue, dit-il, les institutions religieuses des Hébreux de ce qui a pu exister d'analogue dans d'autres pays et dans d'autres temps, c'est leur caractère exclusivement national, leur attitude toujours hostile devant l'étranger. La religion d'Israël est intolérante parce qu'elle n'est que la forme idéale d'un patriotisme fanatique. »

. **ISRAËLS** (Joseph), peintre hollandais, né à Groningen le 27 janvier 1824. — *Maryke, la Veille de la séparation, l'Avenir, Des ténèbres à la lumière, la Fête de Jeanne, le Dîner des savetiers, les Pauvres du village* et *Seul au monde*, représentaient l'artiste à l'Exposition universelle de Paris en 1878. « Toutes ces toiles ont de grandes qualités de style, dit M. Marius Vachon. M. Israëls excelle à peindre les pauvres gens du peuple avec un accent de vérité et de sincérité qui émeut. Il sait traduire leurs sentiments et leurs physionomies sans emphase ni excès de réalisme, ses personnages sont très naturels, bien vivants; la pâte est ferme et solide, la couleur vigoureuse. » Cette fois M. Israëls recevait une médaille de 1re classe et il était promu officier de la Légion d'honneur. Depuis, l'artiste a pris part à presque tous les Salons et ses envois ont été toujours comptés par la critique parmi les plus importants. Ainsi parurent successivement: *Plus rien* et *Ecole de couture, à Katwyck* (1881); *Beau Temps* et *l'Enfant qui dort* (1883); *le Chemin journalier* et *le Sacristain et sa femme* (Exposition nationale de 1883); *la Lutte pour l'existence* et *la Rentrée* (1884); *Quand on devient vieux* (1886); *la Petite Garde-malade* et *la Couseuse* (1888). M. Israëls est à la fois aquarelliste et aquafortiste du plus grand talent. Il a renouvelé la peinture hollandaise et fait école dans son pays. Une poésie exquise s'exhale de son œuvre. La subtilité du

sentiment qui le caractérise apparaît aussi bien dans ses œuvres achevées que dans n'importe lequel de ses croquis. Peintre exclusivement hollandais, il restera une des gloires de son pays, ajoutons aussi une des gloires de la peinture contemporaine. M. Israëls a été nommé membre correspondant de l'Institut de France. Il est officier de l'ordre de Léopold de Belgique et du Lion néerlandais, chevalier de la Couronne d'Italie, de Saint-Michel de Bavière et de Saint-Joseph d'Autriche. On consultera avec intérêt sur M. Israëls l'étude publiée par M. Zilcken dans *Peintres français et étrangers* (Paris, 1886, in-f°).

ISSANCHOU (Henri), littérateur français, né à Camboulives (Aveyron) le 30 janvier 1861. Entré comme surnuméraire dans l'administration des Postes et envoyé à Paris, il collabora, dès 1879, à divers petits journaux littéraires, et inséra dans le « Journal des Postes et Télégraphes » des articles biographiques intitulés *Postiers illustres*, par lesquels il préludait à son ouvrage le plus important, le *Livre d'or des postes* (1885, in-8°), galerie complète des illustrations que compte l'administration des Postes. On lui doit en outre: *Sixain de sonnets* (1881, in-8°); *Traité du jeu des Renards* (1889, in-32); *Moyens pratiques d'accélérer la transmission des correspondances de Paris pour Paris et la province* (1889, in-32), et des biographies d'écrivains dans « l'Echo de Saint-Yrieix » (1884) et *l'Escarmouche* (1886), petit journal fondé par lui. M. Issanchou a encore dirigé le « Panthéon du mérite » (1887-1888) et collaboré à l'« Almanach illustré des Postes et Télégraphes » (1885), à la « Galerie des contemporains », etc. Il s'est beaucoup occupé de réformes postales: on lui doit la carte-lettre simple, l'idée d'une boîte aux imprimés, des modèles de carte-lettre réponse payée et de carte postale fermée. Il signe parfois **Henry de Camboulives**.

ISSANGHILA, station de l'Etat indépendant du Congo, sur la rive droite du Congo inférieur, à 83 kilom. au nord-est de Vivi et à 263 kilom. au nord-est de Banama, à 377 mètres d'altitude, au bord des chutes de Livingstone, dans une position dominant la vallée de la N'Rombi et de la Mazzi. La station est entourée de murs et de fossés; le sol présente de vastes champs de maïs, de sorgho, de cannes à sucre, de tabac, de patates douces, d'ignames, de tomates, de haricots, de manioc, d'arachides et de bananes. On y fait un commerce assez actif d'arachides et d'huile de palme.

ISSARTIER (Henry), agronome et homme politique français, né à Miramont (Lot-et-Garonne) en 1816, mort à Bordeaux le 22 mai 1887. Il s'adonna d'abord à l'agriculture et à l'étude des sciences naturelles, fit sa médecine, fut reçu docteur en 1840 et s'établit en cette qualité à Monségur (Gironde). Ses idées libérales, ses connaissances en agronomie et son dévouement comme médecin lui valurent bientôt une réelle popularité. En février 1848, il fut élu maire de Monségur et conserva ses fonctions jusqu'au 8 mai 1870, époque à laquelle il donna sa démission pour ne pas s'associer au plébiscite. Réélu trois fois maire après le 4 septembre, il fut révoqué trois fois par le gouvernement de l'ordre moral, le 24 mai 1873, le 8 janvier 1876 et le 16 mai 1877. Candidat aux élections sénatoriales de janvier 1876, il échoua avec la liste républicaine de la Gironde sur laquelle le comité avait inscrit son nom; mais au renouvellement triennal du 5 janvier 1879, il fut élu troisième sur quatre par 342 voix sur 680 votants. M. Issartier se fit inscrire à la gauche républicaine du Sénat, avec laquelle il vota constamment. Il avait fait partie jusqu'en 1877 du conseil général de la Gironde. M. Issartier a publié divers ouvrages d'agronomie. Nous citerons entre autres: un *Cours familier d'agriculture; le Trésor des cultivateurs* (1864); un *Traité sur la culture des arbres à fruits; le Prunier* (1874, in-12).

ISTRIA s. f. (i-stri-a — nom géographique). Astron. Planète télescopique, découverte par Palisa en 1878. V. PLANÈTE.

ISURÉTINE s. f. (i-zu-ré-ti-ne — préf. *iso*, et rad. *urée*). Chim. Corps isomérique avec l'urée CH^4Az^2O résultant de l'union de l'hydroxylamine avec l'acide cyanhydrique.

ITAHOUA, pays de l'Afrique équatoriale, dans la région des grands Lacs, sur la frontière S.-S.-E. de l'Etat indépendant du Congo. Il est borné au N. par cet Etat; à l'E. par la partie méridionale du lac de Tanganyika; au S. par le royaume de Kasembe et à l'O. par le lac de Moëro ou Mkata. Itahoua est un pays montagneux; ses plus grandes rivières qui se jettent dans le lac de Moëro sont: le Loua, le Tchiséra et le Moambadsi. La contrée est en grande partie couverte de forêts dans lesquelles les indigènes construisent de préférence leurs villages. Les localités principales du pays sont: Kabouakoua, Karemboue, Tchikos, Kafimbi, Hara, Tchimpa, etc. Giraud, en 1883, a visité la partie méridionale d'Itahoua.

ITALIA FARÀ DA SE (*l'Italie fera par elle-même*). Dicton favori des Italiens, souvent employé dans leurs journaux et leurs écrits politiques à l'époque où l'unité de l'Italie était en voie de formation, et signifiant que l'Italie n'avait besoin de personne, qu'elle saurait faire à elle seule toute la besogne. L'événement a démontré le contraire.

** **ITALIE**, royaume de l'Europe méridionale. — *Population.* Le royaume d'Italie, au 31 décembre 1887, comptait une population de 30.860.065 hab.; soit, pour une superficie de 296.323 kilom. carrés, 102 habitants par kilom. La presque totalité de la population appartient à la religion catholique; il n'y a environ que 62.000 protestants et 38.000 israélites. L'excédent des naissances sur les décès a été en 1884 de 350.380; en 1885, de 338.753; en 1886, de 242.357, en 1887, de 317.923. Le nombre des étrangers résidant en Italie à la fin de 1881 était de 59.956. En 1883, 169.101 émigrants quittèrent l'Italie; en 1884, 147.017; en 1885, 157.193; en 1886, 167.829; en 1887, 215.665. Les pays où se sont portés de préférence ces émigrants sont: la France (31.185), l'Autriche (28.591), l'Algérie (1.375), la République Argentine (54.499) et les Etats-Unis d'Amérique (38.853). En 1881, il y avait en Italie 14 villes de plus de 50.000 hab., dont 9 de plus de 100.000.

— *Agriculture.* L'agriculture est la principale source des revenus du royaume; environ les deux tiers de la population s'y adonnent. 15 pour 100 seulement de la superficie sont improductifs; 40,8 pour 100 sont occupés par des champs, des jardins et des vignes; 21,3 pour 100 par des prairies et des pâturages; 22,9 pour 100 par des bois. Cependant la production des céréales ne suffit pas aux besoins du pays: on n'exporte en quantités considérables que le maïs et le riz. La culture des oliviers produit chaque année 1 million 700.000 hectolitres d'huile. L'Italie occupe pour la viticulture le second rang en Europe; chaque année elle produit en moyenne 27.000.000 d'hectolitres de vin. On compte dans le royaume 657.544 chevaux, 293.868 mulets, 674.246 ânes, 4.783.232 têtes de bétail, 8.596.108 moutons, 2.016.307 chèvres et 1.163.916 porcs. L'exploitation des mines fournit surtout du soufre (445.918 tonnes, en 1882), du fer (242.083 tonnes), du cuivre (24.065 tonnes), du plomb (46.334 tonnes), du mercure (139.716 kilogr.), du charbon, du sel (10.255 tonnes).

— *Industrie.* Les pâtes alimentaires constituent le principal produit industriel (exportation annuelle: 65.000 quintaux métriques). L'Italie fournit en outre les trois quarts de la soie employée en Europe (2.300.000 kilogr. par an): 5.300 communes fournissent de la soie brute, et on emploie pour la filer 1.524.707 broches; 180.000 personnes vivent de cette industrie. 500.000 personnes travaillent à la transformation du chanvre, qui atteint une valeur annuelle de 70.000.000 à 80.000.000 de francs. La laine est travaillée dans 540 fabriques, par 23.000 personnes. La fabrication du papier s'est étonnamment développée (209 fabriques; exportation annuelle: 80.000 quintaux). On fabrique pour 10.000.000 de francs de faïences et poteries artistiques; le tressage de la paille occupe 14 pour 100 de la population. La pêche du corail, très active sur les côtes de Sardaigne et d'Afrique, emploie plus de 3.700 hommes et fournit par année 110.000 kilogr., d'une valeur de 4.665.000 francs.

— *Commerce et communications par terre et par mer.* Valeur des importations et exportations (en millions de francs):

	Importations.	Exportations.
1884.	1.344.7	1.096.5
1885.	1.575.2	1.134.1
1886.	1.504.1	1.075.9
1887.	1.690.7	1.109.7

Les principales marchandises importables sont les céréales (en 1887, 232.600.000 francs), les animaux et vivres animaux (104.000.000 de francs), les textiles (180.000.000 de francs), les tissus, corderies et confections (141 millions 500.000 francs en 1887, contre 185 millions de francs en 1886), les métaux précieux (89.000.000 de francs). Les exportations ont surtout porté sur les boissons (en 1887, 111 millions de francs), les textiles (327.600.000 fr.), les métaux précieux (110.000.000 de francs. Parmi les pays d'origine des marchandises importées, c'est la France qui tient la tête (en 1887, 404.600.000 francs de marchandises), puis viennent l'Angleterre (306 millions de francs), l'Autriche, l'Allemagne. D'autre part, en 1887 l'Italie a exporté en France pour 496.900.000 francs de marchandises, en Allemagne pour 115.200.000 francs, en Suisse pour 106.000.000 de francs, en Autriche pour 95.300.000 francs, en Angleterre pour 78.900.000 francs.

Au 1er janvier 1887, la marine marchande italienne se composait de 945.677 navires, dont 144.328 vapeurs.

Au 30 juin 1888, il y avait en exploitation 11.890 kilom. de chemins de fer; les recettes se sont élevées à 24.021.076 francs.

Le nombre des bureaux de poste était au 30 juin 1886 de 4.004 dans le royaume et de 7 à l'extérieur, et la longueur des lignes télégraphiques de 30.573 kilom., non compris les lignes sous-marines.

Les routes avaient en 1880 une étendue totale de 82.635 kilom.

Les intérêts du commerce et de l'industrie sont encore servis par la Banque nationale italienne de Rome, les banques de Naples, de Florence, de Palerme, la banque de crédit de Toscane, plus 118 sociétés de crédit ordinaire, 252 banques populaires, 13 instituts de crédit agricole, 8 de crédit foncier.

— *Finances.* Dans le budget de l'année financière, finissant le 30 juin 1889, les recettes sont estimées à 1.890.685.391 francs, les dépenses à 1.927.669.714 francs, soit un déficit de 36.984.323 francs. Pour le ministère de la Guerre seul les dépenses prévues sont de 310.229.360 francs. Les intérêts de la dette publique s'élevaient au 1er juillet 1888 à 562.603.935 francs; les amortissements pour l'année 1887-1888, à 906.926 francs.

— *Instruction publique.* Il reste beaucoup à faire pour l'instruction du peuple italien. En 1881, 13.470.185 habitants parmi les 22.011.155 âgés de plus de dix ans étaient encore dénués de toute instruction, ce qui fait une proportion de 61 pour 100, indiquant un progrès depuis 1861 où cette proportion était de 72 pour 100. C'est en Piémont et en Lombardie que l'instruction a le plus progressé. L'instruction primaire, qui est obligatoire, est donnée dans 41.423 écoles publiques, fréquentées par 1.850.619 élèves et dans 5.797 écoles primaires privées avec 125.516 élèves. L'enseignement secondaire et supérieur sont plus prospères. L'enseignement secondaire comprend 329 lycées (en 1883, 12.390 élèves), 728 gymnases (12.811 élèves), 413 écoles techniques (24.833 élèves). Il y a 21 universités, dont 17 de l'Etat, fréquentées par 11.440 étudiants (Naples, Turin, Padoue, Rome, Bologne, Pise, Gênes, Palerme, Modène, Parme, Catane, Sienne, Messine, Sassari, Cagliari et Macerata), plus 4 instituts provinciaux à Camerino, Ferrare, Pérouse et Urbino. Dans ces universités l'enseignement est donné par 1.655 maîtres. Aux universités il faut ajouter: l'Institut royal des hautes études à Florence, l'Institut technique supérieur à Milan, l'Académie scientifique et littéraire à Milan, les écoles vétérinaires à Turin, Milan et Naples, les observatoires de Turin, Padoue, Palerme, Milan, Naples, Florence; les écoles d'ingénieurs de Rome, Naples, Bologne et Turin; de plus, 76 instituts techniques secondaires avec 7.358 élèves. Les écoles spéciales supérieures sont: le musée royal industriel de Turin avec 33 élèves, l'école supérieure de commerce à Venise, les écoles supérieures d'agriculture à Milan et Portici, les écoles archéologiques de Pompéi et Rome, l'école des sciences sociales de Florence, etc.

Les officiers vont compléter leur instruction à l'école de guerre et à l'école d'application du génie et de l'artillerie à Turin. Les candidats au grade d'officier suivent les cours de l'académie militaire de Turin (artillerie et génie), de l'école militaire de Modène (infanterie et cavalerie), l'académie de marine à Livourne, enfin, pour la préparation à l'académie et à l'école militaires, les collèges militaires de Naples, Rome, Milan et Florence, puis l'école normale d'infanterie à Parme, l'école normale de cavalerie à Pinerolo (Pignerol). Parmi les institutions destinées à favoriser les progrès des sciences et des arts, il faut citer l'Accademia della Crusca à Florence, les 25 académies, instituts et écoles des beaux-arts, 207 écoles de musique avec 896 maîtres et 8.863 élèves.

— *Armée.* V. ARMÉE.

— *Marine.* La flotte de guerre de l'Italie au 1er janvier 1888, comprenait, 15 cuirassés, dont 12 de 1re classe, 26 autres navires de combat, 21 transports, 3 navires-écoles, 23 navires pour le service local, 6 canonnières, 1 aviso-torpilleur, 82 bateaux-torpilleurs, 8 bateaux porte-torpilles. Depuis 1877 la flotte italienne se développe rapidement; elle possède à présent 7 vaisseaux à tourelles, qui sont les plus puissants du monde, aussi bien par leur masse que par leur artillerie et la force de leurs machines; ce sont les cuirassés: « Duilio », « Dandolo », « Italia », « Lepanto », « Ruggierio di Lauria », « Francesco Morosini » et « Andrea Doria ». D'après le nouveau projet présenté devant le Parlement en 1887, la flotte devra se composer en 1897, déduction faite des bâtiments hors de service, de 16 cuirassés de 1re classe (dont 11 sur le modèle du « Duilio » et du « Dandolo »), 20 cuirassés de 2e classe, 40 avisos, croiseurs, etc., 16 bâtiments de transport, 12 avisos-torpilleurs, 190 torpilleurs, 178 bateaux-torpilleurs. De 1888 à 1896 on dépensera dans ce but chaque année au moins 30 millions pour la marine, en outre des 71.383.000 francs de dépenses ordinaires de la marine. L'importance extraordinaire de la flotte des torpilleurs se justifie par le grand développement des côtes de l'Italie et par le besoin de contribuer à la défense de certains ports insuffisamment fortifiés (entre autres Naples, Ancône). Le personnel de la flotte comprend 493 officiers, 162 ingénieurs, 235 employés, 116 médecins de marine, 666 pilotes, 10.040 matelots et artilleurs, 1.987 machinistes, 408 sous-officiers.

— *Histoire.* Le 22 mars 1876, une coalition parlementaire renversa le cabinet Minghetti à la suite d'une interpellation financière. L'opposition ayant reproché au gouvernement d'appliquer sans modération la taxe sur la mouture et d'exagérer la fiscalité pour assurer l'équilibre budgétaire, une majorité de 61 voix se prononça contre un cabinet que ses procédés vexatoires, en matière de recouvrement d'impôts, avaient rendu particulièrement impopulaire. En remettant sa démission entre les mains du roi, M. Minghetti indiqua à Victor-Emmanuel le chef des groupes de gauche, M. Depretis, comme l'homme le plus apte à rallier une majorité. M. Depretis, chargé de former un ministère, choisit pour collaborateurs MM. Nicotera, Mancini, Majorano, général Mezzacapo, amiral Brin, Coppino, Zanardelli et Melegari. Ni les dissidents toscans du parti de la droite, ni les hommes du centre droit n'avaient voulu entrer dans une combinaison que leurs récents votes avaient contribué à amener; mais ils se déclaraient disposés à appuyer, sous réserves, le nouveau cabinet. Celui-ci, constitué définitivement le 25 mars, se présenta devant les Chambres le 28 pour leur faire connaître l'orientation future de sa politique; il énuméra, parmi les modifications qu'il se proposait de réaliser: la réforme de la loi électorale « dans le sens de la vraie liberté et d'une parfaite sincérité », l'établissement d'incompatibilités parlementaires, la responsabilité des fonctionnaires publics, le retour de la magistrature à une indépendance absolue, l'amélioration du système fiscal, le développement des travaux publics, la présentation d'un code pour la marine marchande, etc. Au sujet de la politique ecclésiastique, M. Depretis déclara que le ministère ne serait ni agressif ni hostile, mais rigoureusement ennemi de toute idée de conciliation; au sujet de la politique étrangère, il ne sortit pas des généralités ordinaires en pareil cas. Les réformes annoncées excitèrent vivement les espérances du parti démocratique, et des démonstrations populaires eurent lieu en faveur du suffrage universel. Le ministre de l'Intérieur, en prenant immédiatement des mesures d'ordre, mit fin à ces impatiences prématurées; mais, dès le 24 avril, un décret royal institua une commission chargée de l'étude de la question électorale. L'attitude générale du cabinet lui attira d'ailleurs les personnages les plus opposés à sa politique, notamment M. Perazzi, député de Gatttinara et membre du centre antiministériel.

Bien que la Chambre fût en majorité favorable au ministère, M. Depretis, considérant qu'elle avait été constituée « d'après d'anciennes divisions de parti qui n'avaient plus de raison d'être », jugea bon de la renouveler avant de procéder aux réformes administratives et financières; il fit prononcer la dissolution de l'Assemblée et fixa les élections générales aux 5 et 12 novembre. Deux grands partis se trouvaient en présence: le parti modéré, dirigé par M. Sella, et le parti progressiste, dirigé par M. Crispi. Les candidats progressistes l'emportèrent à une majorité écrasante et l'opposition ne compta plus qu'un cinquième des sièges législatifs. Au lendemain de cette victoire de la gauche, M. Crispi fut élu président de la Chambre par 232 voix sur 347 votants.

En ouvrant la nouvelle législature, le roi annonça la présentation d'un projet de loi réprimant les délits commis par les ecclésiastiques contre la conscience publique, la paix des familles et les lois de l'Etat. Ce projet fut en effet déposé et adopté le 24 janvier 1877, après que M. Mancini, son auteur, eut rappelé les circulaires pontificales hostiles aux institutions laïques du royaume et cité plusieurs exemples de l'intolérance des prêtres catholiques. Comme on devait s'y attendre, le Vatican et le parti clérical se montrèrent irrités au plus haut point d'une loi autorisant les tribunaux à poursuivre la publication des discours perturbateurs « de quelque autorité et de quelque lieu qu'elles provinssent ». Dans un consistoire tenu le 12 mars, Pie IX adressa aux cardinaux qu'il venait de préconiser une allocution des plus violentes, qui motiva une circulaire de M. Mancini, ministre de la Justice, aux procureurs généraux. Pour bien établir par les faits que le pontife était absolument libre dans ses rapports avec la catholicité, le garde des sceaux déclara que les journaux complices des violences incriminées ne seraient pas poursuivis pour l'insertion du texte, mais seulement pour les développements approbateurs qu'ils pourraient y ajouter. Le Sénat donna tort au gouvernement: par 105 voix contre 92, il rejeta la loi dite « des abus du clergé » (7 mai). Fort de ce demi-succès, le parti catholique résolut de faire l'essai de ses forces à Rome en prenant part aux élections municipales du mois de juin; mal lui en prit, car la liste libérale l'emporta par 5.200 voix contre 3.300. Rien ne faisait prévoir de difficultés sérieuses pour le cabinet, que la démission de M. Zanardelli n'avait point ébranlé, lorsqu'un incident parlementaire amena sa retraite. Le 14 décembre 1877, on discutait le chapitre du budget relatif au service télégraphique, et M. Nicotera, ministre de l'Intérieur, fut interpellé sur la suppression et la violation des correspondances télégraphiques. La discussion s'échauffant, le cabinet posa la question de confiance, qui ne fut votée qu'à 22 voix de majorité, par suite de l'opposition de MM. Sella (droite), Cairoli (gauche radicale) et Bertani (extrême gauche). Ne trouvant pas cette majorité suffisante pour gouverner, M. Depretis donna le lendemain même sa démission, qui fut acceptée; mais Victor-Emmanuel pria le ministre de constituer un nouveau cabinet (décembre 1877).

Le point capital du remaniement jugé nécessaire fut la retraite du ministre de l'Intérieur, M. Nicotera, à qui l'on reprochait d'avoir provoqué partout des haines régionales, d'avoir fait une guerre sourde à quelques-uns de ses collègues, de s'être montré un admi-

nistrateur dictatorial, et d'avoir favorisé l'entrée de M. Crispi dans les conseils du gouvernement. L'adjonction de ce nouveau facteur ne désarma ni le groupe Cairoli, composé surtout de la gauche plus ou moins radicale, ni le groupe Sanctis, ralliant les mécontents du centre gauche. Le conflit éclata lorsque, après la mort de Victor-Emmanuel (9 janvier 1878) et l'avènement de Humbert Ier, la Chambre eut à élire un nouveau président. Le succès de M. Cairoli, que M. Depretis n'avait pu ramener à lui avant le vote, rendit indispensable la démission du cabinet, dont M. Crispi avait cru devoir se retirer pour des raisons d'ordre personnel. Le roi chargea le chef des dissidents de la formation d'un gouvernement, dont fit partie M. Zanardelli, ministre des Travaux publics dans le précédent cabinet Depretis et ennemi des conventions de chemins de fer. Cette question des chemins de fer était grosse de dangers pour le ministère. Deux ans plus tôt, M. Minghetti avait été renversé pour avoir proposé l'exploitation par l'Etat, et M. Depretis s'était vu mis en minorité pour avoir voulu concéder l'exploitation à l'industrie privée. M. Cairoli, s'arrêtant à un moyen terme, proposa l'exploitation par l'Etat des chemins de fer de la haute Italie, mais en ordonnant du même coup une enquête sur le régime général des chemins de fer. Quant au droit de mouture, la Chambre décida (juillet 1878) qu'il serait réduit à partir du 1er juillet 1879 et totalement supprimé le 1er janvier 1883.

Sur ces entrefaites, l'on apprit à Rome les résultats du congrès de Berlin, et ces résultats furent mal accueillis. La Bosnie et l'Herzégovine devant être occupées par l'Autriche l'opinion se prononça pour une « compensation ». Garibaldi convoqua un meeting à Naples; sur tous les points du royaume se produisit une sérieuse agitation irrédentiste; on cria : « Vive Trente! Vive Trieste! » Le cabinet se trouvait dans une situation fort délicate, ses principaux membres sortant du parti qui provoquait des manifestations et affirmant en vain que les plénipotentiaires italiens n'avaient réellement pu soulever au congrès la question du Trentin et de l'Istrie.

Le gouvernement s'arrêta au parti le plus sage. Il fit respecter l'ordre, mais il laissa s'exercer librement le droit de réunion, et l'effervescence se calma d'elle-même. Cette sorte de tolérance fut désapprouvée par les ministres de la Guerre et de la Marine, qui demandèrent la répression rigoureuse des excès irrédentistes et surtout ceux des clubs « Pietro Barsanti », du nom d'un soldat récemment fusillé pour indiscipline et meurtre d'un officier; de plus, le ministre de la Guerre se montrait peu disposé à favoriser l'extension des sociétés de tir, patronnées par Garibaldi et que l'on suspectait de tendances républicaines. M. Cairoli ayant prononcé à Pavie un discours peu conforme aux vues de la fraction conservatrice du cabinet, ses collègues de la Marine et de la Guerre rendirent leurs portefeuilles. Un ministère homogène d'extrême gauche fut reconstitué sous la présidence de M. Cairoli. A peine s'était-il présenté devant la Chambre que ce cabinet fut violemment interpellé sur sa politique générale. La droite et le centre gauche, ennemis de l'extension de la franchise électorale et de la marche en avant, lui reprochèrent de s'appuyer sur les éléments anarchiques et subversifs; les dissidents de gauche, par l'organe de M. Crispi, l'accusèrent d'incapacité, tout en acceptant ses théories gouvernementales; un troisième groupe dégageait le cabinet de l'accusation d'incapacité pour la faire porter sur ses agents. Ce déchaînement d'éloquence, motivé par un conflit entre la population et les autorités d'Arcidosso, aboutit à une crise ministérielle après huit jours de discussion (11 décembre 1878). Mais M. Depretis revint aux affaires (18 décembre).

Le nouveau président du conseil choisit ses collaborateurs dans un juste milieu entre la gauche et la droite, le vote du 11 décembre ayant été essentiellement conservateur. Interpellé à son tour au Sénat sur le rôle diplomatique joué par l'Italie dans la question d'Orient, M. Depretis déclara que l'application loyale du traité de Berlin était le seul but que se proposait le gouvernement italien; mais il sembla préconiser une politique d'expectative qui parut indiquer l'éventualité de revendications ultérieures. Le Sénat donna raison au chef du cabinet; il adopta un ordre du jour rappelant la nécessité de la loyale exécution des traités, ainsi que l'avait fait M. Depretis; mais, de plus, il déclara nécessaire qu'à l'intérieur l'équilibre financier et l'organisation militaire ne fussent pas troublés. Le projet de réforme électorale présenté à la fin de mars 1879 au Parlement italien comportait deux points essentiels : l'établissement du scrutin de liste et l'âge de l'électorat abaissé de vingt-cinq ans à vingt et un ans; il refusait la capacité électorale à quiconque n'aurait pas reçu l'instruction primaire, et il maintenait deux catégories d'électeurs (les censitaires et les capacités). Quand vint la discussion du budget, le président du conseil demanda à la Chambre de maintenir son vote de l'année précédente sur le droit de mouture, sans s'arrêter au vote contraire récemment émis par le Sénat. La question ainsi posée visait les droits respectifs des deux Assemblées en matière de finances, et M. Depretis n'hésita pas à reconnaître que la Chambre devait avoir le dernier mot; mais, par un revirement imprévu, l'ordre du jour Baccarini, hostile au cabinet, fut voté par 251 voix contre 159. M. Cairoli, appelé à la tête du conseil (juillet 1879), dut en novembre, à la rentrée des Chambres, donner sa démission, plusieurs ministres ayant remis leurs portefeuilles pendant les vacances parlementaires. Prévoyant qu'en se présentant devant les représentants du pays dans des conditions aussi défavorables il ne pourrait que succomber, M. Cairoli prévint le coup en donnant sa démission et en mettant la couronne en présence d'une crise extra-parlementaire. Mais avant de se retirer, il eut soin de s'entendre avec M. Depretis, de sorte que le roi fut tout naturellement conduit à rappeler en même temps les deux anciens ministres. M. Cairoli garda les Affaires étrangères, M. Depretis alla à l'Intérieur et M. Magliani conserva les Finances. Ce ministère n'eut qu'une existence éphémère. Il tomba le 29 avril 1880 sous une coalition de la droite et du groupe Crispi. Le roi, ne pouvant réussir à le remplacer, refusa la démission qui lui était offerte et consentit à la dissolution de la Chambre. La gauche se présenta donc devant les électeurs sans avoir exécuté son double programme : abolition du droit sur la mouture, revision de la loi électorale. La Chambre qui disparaissait avait été élue après dissolution les 5 et 12 novembre 1876, et elle avait inauguré la cinquième législature depuis la proclamation du royaume d'Italie. Bien que la suppression de l'impôt sur la mouture eût été retardée par suite de l'opposition de la droite, il était à craindre que les électeurs fissent peser sur le parti au pouvoir la responsabilité du retard; d'autre part, c'était pour la nouvelle Chambre une situation fâcheuse que d'avoir sur le métier, dès sa première session, un projet de loi électorale dont l'adoption, suivant les coutumes parlementaires, serait immédiatement suivie d'une dissolution. Enfin, la question ne se posait pas seulement devant les électeurs, entre la droite et la gauche, mais aussi entre les diverses fractions de gauche, et pour satisfaire ces fractions vingt-cinq portefeuilles et quatre présidents du conseil n'eussent pas été de trop. Malgré tout, les électeurs donnèrent raison à M. Cairoli : le ministère conserva la majorité, les constitutionnels (droite, centre, groupe toscan) formèrent une opposition numériquement forte, la gauche dissidente fut battue. Mais il y avait à redouter une coalition de cette dernière avec la droite, et des négociations furent immédiatement entamées entre ministériels et dissidents; les vacances parlementaires s'ouvrirent sans qu'un accord intervînt. Dès la reprise des séances le gouvernement décida de supprimer le cours forcé et de rétablir la circulation métallique. Un *consortium* de cinq banques italiennes ayant été autorisé à émettre pour 940 millions de papier-monnaie avec cours forcé, M. Magliani, ministre des Finances, proposa d'annuler ce papier-monnaie et de le remplacer par 600 millions en numéraire qu'il mettrait en circulation, et par 340 millions de papier d'Etat que le Trésor échangerait à vue contre du numéraire à la volonté du porteur. Pendant que cet important projet était à l'étude, la commission du budget, quoique peu favorable au gouvernement, approuva l'abolition graduelle de l'impôt sur la mouture du 1er septembre 1880 au 1er janvier 1884, et la Chambre adopta la loi après plusieurs jours de discussion. Elle se prononça pour l'abolition du cours forcé au début de l'année 1881.

L'attitude du Quirinal dans les affaires tunisiennes entraîna une double interpellation : la droite et la gauche questionnèrent le cabinet sur ses intentions en présence de l'occupation tunisienne, et un ordre du jour de blâme fut adopté (7 avril). Mais comme aucun programme n'était opposé à M. Cairoli par ses adversaires, celui-ci put, après quinze jours d'intérim, reprendre officiellement le pouvoir sans se séparer d'aucun de ses collègues, malgré le désir de MM. Crispi et Nicotera d'entrer dans une combinaison nouvelle. Prendre le ministère à droite, il n'y aurait point fallu songer, même avec l'éventualité d'une dissolution; le prendre à la gauche extrême eût été inopportun et impolitique. Un vote de la Chambre approuva la solution de la crise : 262 voix contre 146 abstentions témoignèrent de la confiance qu'inspirait le ministère et de l'impuissance où l'on se trouvait d'en constituer un autre (30 avril 1884). Mais lorsque le traité de Kasar-Saïd (12 mai) fut connu en Italie, une explosion de colère se produisit dans la presse et dans l'opinion. M. Cairoli, ne voulant répondre à aucune des interpellations et « subordonnant des intérêts supérieurs à sa propre défense », donna sa démission. Un replâtrage fut opéré par M. Depretis qui, sauf M. Cairoli et deux de ses collègues, conserva autour de lui les ministres démissionnaires (28 mai); il appela aux Affaires étrangères M. Mancini. Le premier soin du cabinet fut de presser le vote de la loi électorale. M. Crispi déposa un contre-projet tendant à l'établissement du suffrage universel, sauf exception pour ceux qui ne savent ni lire ni écrire; le gouvernement et la commission furent d'accord pour repousser cet amendement, que la Chambre rejeta par 314 voix contre 39. La loi nouvelle se borna à abaisser de vingt-cinq à vingt et un ans l'âge de l'électorat et de 40 francs à 19 francs d'impôt direct le cens électoral; elle accorda en outre la qualité d'électeur à tout Italien qui aurait suivi les cours de la deuxième classe élémentaire. Pendant l'été, M. Depretis, qui avait pu, durant les affaires tunisiennes, constater son isolement en Europe, chercha à s'assurer quelque appui dans les chancelleries. Il résolut de se rapprocher de l'Allemagne, ce qui l'obligea d'abord à s'assurer l'appui de l'Autriche. Le 27 octobre, le roi Humbert rendit visite à François-Joseph, à Vienne, au risque de mécontenter les irrédentistes. Comme on le sut plus tard, l'Italie fut admise dans l'alliance austro-allemande en 1882, c'est-à-dire l'année suivante. Les élections générales du 29 octobre, faites sous l'empire de la nouvelle loi et au scrutin de liste, furent une victoire complète pour M. Depretis, qui avait su auparavant opérer une fusion entre les candidats modérés de droite et de gauche.

A cette époque, trois grandes mesures avaient principalement contribué à modifier en Italie l'assiette de la politique et la position des partis. L'abolition de l'impôt populaire sur la mouture et le rétablissement de l'équilibre budgétaire avaient résolu la question financière. La réforme électorale avait mis fin à une seconde difficulté en réalisant l'un des articles du programme libéral. Enfin l'accession de l'Italie à l'accord austro-allemand, l'appui donné à la jeune monarchie par les deux empires, avait été dans le domaine de la politique étrangère une satisfaction donnée à l'opinion, peu sympathique à la France depuis l'établissement de notre protectorat à Tunis. La droite, jugeant que la période en quelque sorte révolutionnaire de l'évolution italienne était close et qu'une période simplement libérale commençait, offrit ses voix au cabinet par l'organe de M. Minghetti. Du même coup, M. Depretis perdait l'appui de MM. Nicotera et Crispi, ce dernier étant alors peu sympathique à M. de Bismarck. Pour sceller l'accord survenu, le prince impérial allemand vint à Rome faire visite au roi Humbert (décembre 1883).

L'ouverture de la session de 1884 fut cependant marquée par une crise ministérielle, à propos de l'élection du président de la Chambre. Le gouvernement ne trouva pas suffisante la majorité de 22 voix obtenue par son candidat, tint conseil immédiatement et remit sa démission collective. Mais une fois encore, M. Depretis resta aux affaires, sur la demande du roi (30 mars 1884). Il ne subit d'assaut sérieux qu'en mars 1885, au sujet du régime des chemins de fer. Partisan du rachat, il prépara de concert avec le ministre des Travaux publics des conventions qui affermaient les lignes à des compagnies d'exploitation et portaient construction de lignes d'intérêt local. Ce dernier point, qui permettait à l'opposition particulariste de se donner libre carrière, ne contribua pas peu à rendre douteux, un moment, ce vote de confiance que le ministère réussit pourtant à enlever grâce à quelques concessions de détail. Tranquille de ce côté, le cabinet subit une nouvelle attaque au mois de mai. L'opinion publique, qui avait d'abord accueilli avec un certain enthousiasme dans l'envoi de petits détachements à Massouah, sur la mer Rouge, le premier symptôme d'une expansion coloniale, ne tarda pas à constater que le seul bénéfice de l'occupation de cette terre égyptienne s'était uniquement traduit par une épidémie de fièvre meurtrière pour les bersaglieri. A droite comme à gauche, l'initiative de M. Mancini en cette affaire était vivement critiquée, et l'on reprochait en outre au ministre des Affaires étrangères d'être beaucoup plus professeur de droit des gens que diplomate. La situation n'était pas favorable pour le cabinet. L'entente avec l'Angleterre n'avait porté aucun fruit, la Turquie boudait, l'Abyssinie prenait les devants en occupant Keren. Aussi, le budget des Affaires étrangères ne fut-il adopté qu'à la majorité de quatre voix, et cette majorité parut insuffisante aux ministres pour garder le pouvoir (17 juin). Le vote visait uniquement M. Mancini. Quant à M. Depretis, son autorité demeurait entière; il avait su constituer une majorité composée d'éléments de droite et de gauche, majorité disparate sans lien ni programme, mais attachée au premier ministre. Il resta donc aux affaires, mais sans M. Mancini, qui fut remplacé au mois d'octobre par M. de Robilant, ambassadeur d'Italie à Vienne et très partisan de l'alliance austro-allemande. L'opposition ne désarma point : elle attaqua le cabinet sur la question financière, et 227 voix contre 242 se rangèrent à son avis. En présence de cette majorité insignifiante, M. Depretis mit le roi dans l'alternative d'accepter la démission du cabinet ou d'accorder la dissolution. Humbert Ier se décida, avec une certaine répugnance, à signer le décret conforme et à faire un nouvel appel au pays.

Les élections générales se préparèrent au milieu d'un grand désordre d'idées et d'une grande confusion. Bien que sur le terrain des affaires proprement dites M. Depretis eût rempli la partie essentielle de son programme de Stradella (1884), il est certain que la législature 1882-1886 avait été consacrée presque exclusivement à une lutte constante entre le cabinet, de plus en plus entraîné vers le centre et la droite modérée, et les pentarques ou chefs de la gauche avancée. La droite, à qui M. Depretis avait fait une place dans la majorité, c'est-à-dire en la tirant du néant où l'avait réduite la victoire des gauches, s'était peu à peu montrée fort exigeante, réclamant tout naturellement des concessions en échange de son concours. Le pays approuverait-il ce rapprochement entre la droite et la gauche? Il fut difficile de le savoir. Les élections générales (mai 1886) augmentèrent légèrement le nombre des radicaux et renforcèrent de quelques voix l'extrême droite, mais le gros du parti ministériel et de l'opposition proprement dite revinrent siéger à Rome sans changement notable. M. Depretis se trouva donc placé de nouveau dans la nécessité de gouverner avec une majorité instable, à la merci du premier conflit d'intérêts entre le midi et le nord de la monarchie. Dès le début, pourtant, le cabinet remporta un succès considérable. Tous les candidats du parti gouvernemental furent élus membres de la commission du budget, et quelques jours tard M. Depretis provoqua un vote de confiance qui lui donna une majorité de 67 voix.

Depuis le pape Pie VII qui, par la bulle *Sollicitudo omnium Ecclesiarum*, avait aboli en fait (1814) le bref de son prédécesseur Clément XIV (1773), les jésuites ont constamment exigé des pontifes qui se sont succédé au Vatican le désaveu de l'interdiction prononcée contre eux par Clément XIV. On pensait que Léon XIII, élu en opposition au parti des disciples de Loyola, résisterait à cette demande; il s'y soumit, au contraire, de bonne grâce (août 1886), et la presse italienne constata avec inquiétude cette preuve de l'ascendant des jésuites sur le saint-siège. Vers le même temps, une circulaire du cardinal La Valette, secrétaire de l'Inquisition, recommanda aux fidèles de s'abstenir de toute participation aux luttes politiques, et cela dans des termes les plus ultramontains. Une campagne anticléricale commença : des articles de journaux, des discours, des meetings, la signalèrent, et l'on sut bientôt que, depuis 1870, le parti clérical avait reconstitué ses congrégations, accaparé l'instruction des classes supérieures, enrégimenté dans presque toutes les grandes villes une partie notable des masses populaires au moyen de confréries, d'institutions philanthropiques et d'établissements scolaires. Le gouvernement ne pouvait rester sourd à cette agitation; il donna à entendre qu'il présenterait des projets ou prendrait des dispositions pour faire respecter dans toute leur teneur les lois de l'Etat. Les événements d'Afrique devaient diriger l'opinion dans un autre sens.

Le 1er février 1887, on apprit à Rome que la petite garnison de Saati avait été massacrée par les Abyssins et que le commandant de Massouah avait fait évacuer les postes avancés de Saati, Vua et Arafali. Le gouvernement demanda aussitôt et obtint un crédit de 5 millions en même temps qu'un vote de confiance, malgré l'opposition de M. Cairoli; mais M. de Robilant, sentant sa situation peu solide, donna sa démission et fut suivi par tous ses collègues (8 février). On vit rarement une crise ministérielle aussi longue; tous les personnages auxquels s'adressa le roi Humbert échouèrent dans leurs combinaisons. Le 10 mars, M. Depretis vint déclarer au Parlement que le roi, par suite des difficultés que présentait la composition d'un nouveau cabinet, n'acceptait pas la démission des ministres. Pris à partie par M. Crispi, il obtint un vote de confiance par 214 voix contre 194 et s'empressa de proroger la Chambre; mais, comprenant que la situation n'était pas tenable, il prit le parti de modifier la composition du cabinet. Dans ce but, il négocia avec l'opposition et fit une évolution vers la gauche. M. Crispi et M. Zanardelli désarmèrent; M. de Robilant se retira définitivement. On remarqua que les journaux allemands accueillaient avec une faveur marquée l'entrée de M. Crispi dans les conseils du gouvernement.

Peu après, M. Depretis mourut (29 juillet 1887). Sur la proposition du conseil des ministres, le roi confia la direction du gouvernement à M. Crispi, dont le premier acte fut de se rendre à Friedrichsruhe, auprès du prince de Bismarck, et d'apposer sa signature au bas du traité d'alliance austro-allemande. Dans le même temps, des négociations infructueuses se poursuivaient entre la France et l'Italie pour le renouvellement du traité de commerce.

M. Crispi, tout en devenant le dévoué serviteur de l'Allemagne, ne cessait de protester de ses excellentes intentions à l'égard de notre pays. La sincérité de ces protestations fut bientôt mise en évidence par la violation du consulat français à Florence par un juge de paix, nommé Tosini, qui fut déplacé par M. Crispi, mais seulement pour quelques semaines (janvier 1888). La même année, le président du conseil souleva contre le cabinet de Paris un incident diplomatique au sujet de l'abolition des capitulations à Massouah. Les notes qu'il adressa en cette circonstance à notre ministre des Affaires étrangères témoignèrent de la part de leur auteur un mépris absolu des traditions de

politesse et de tact qui sont le propre des diplomates, en même temps que le désir manifeste de froisser le sentiment national français.

—*Littérature : Poésie.* L'unification de l'Italie n'a pas eu pour effet de détruire les traditions de particularisme si profondément enracinées depuis des siècles dans la péninsule, et la centralisation littéraire, qui s'est accomplie si facilement chez nous et qui existait même avant la centralisation administrative, ne se produira peut-être pas avant longtemps; tout au moins n'en voit-on apparaître encore aucun signe. Rome capitale est devenue le centre de la vie politique sans être pour cela un centre littéraire plus important que Florence, Milan, Turin, Bologne, Naples; toutes ces villes ont, comme par le passé, leurs Académies, leurs revues, et, en littérature, leurs écoles distinctes. Un changement appréciable est toutefois dû à la situation politique nouvelle; l'Italie une et les anathèmes lancés contre la domination étrangère avaient été si longtemps une source d'inspiration pour les Filicaia, les Leopardi, les Giusti, que les poètes contemporains, privés de ce thème, se sont, pour ainsi dire, trouvés pris au dépourvu. Obligés de se rejeter sur les sujets communs à la poésie chez tous les peuples, ce qui était nouveau pour eux, ils n'ont pu faire preuve que de talent, sans remuer aussi profondément que leurs devanciers la fibre patriotique. Pas un poète de l'Italie contemporaine ne s'est acquis la popularité de Giusti.

On place généralement à la tête de l'école poétique italienne contemporaine Josué Carducci, l'auteur des *Iambes et Epodes* (1867-1872), des *Odes barbares* (1880), de *Garibaldi*, de *Ça ira* et de *Septembre* 1792 (1883); c'est un révolutionnaire dont les *Châtiments*, de Victor Hugo, paraissent être le livre de chevet, la source où il puise ses fougueuses inspirations. C'est en même temps un *vériste*, nom sous lequel les Italiens désignent ceux qui chez nous sont appelés réalistes ou naturalistes. Le *vérisme* de J. Carducci ne va cependant pas jusqu'au trivial comme dans les poésies de Stecchetti, pseudonyme sous lequel s'est fait connaître Olindo Guerrini en publiant, comme d'un poète mort jeune et inconnu, les *Postuma*, *Canzoniere* (Bologne, 1876), et qu'il a depuis continué de porter. A cette même école des véristes ou réalistes appartiennent Arrigo Boito à la fois poète et musicien (*Il libro dei versi*, *Il re Orso*, 1877); Tommasso Cannizaro, Imbriani, royaliste aussi fervent que son chef de file, Josué Carducci, est ardent révolutionnaire; Arturo Graf, plus célèbre comme critique et historien littéraire, mais dont le beau recueil de vers, *Medusa* (Turin, 1878, 2 vol.), mérite d'être cité comme l'expression la plus forte du pessimisme; Revese (*Osiride*, 1879); Novelli (*Ero e Leandro*, 1880; *Due vite*, 1882; *Canti*, 1883); Rapisardi, avec ses grands poèmes de *Lucifer*, *Palingénésie*, *Justice* et sa trilogie dramatique de *Job*; Canini (*Amore e dolore*, 1880); Giuseppe Cocchi (*Poesie sacre*); Zendrini (*Prime poesie*, *Canzoniere*); Ragusa Moleti, Arrigo Jonico, P. Rigo, auteur d'une épopée en quinze chants : *l'Ombre de Garibaldi*, Romani, G. d'Annunzio, Zefirino, etc.

Roman. Le romancier le plus fécond de l'Italie contemporaine est Giovan-Anton Barrili, à qui l'on doit une quarantaine d'ouvrages et qui cultive avec un égal succès tous les genres, le roman historique, le roman archéologique, le roman de mœurs; de l'ancienne Assyrie (*Semiramide*), il conduit son lecteur dans la Rome ancienne (*Tizio Caio Sempronio*), au Japon (*Il merlo bianco*), à Paris (*Lutezia*, 2 vol.) et un peu partout; c'est un cosmopolite. Ses derniers romans sont : *Amore alla macchia* (l'Amour aux aguets, 1885), *Il Dantino* et *Zio Cesare* (1889). A côté de lui se place Salvatore Farina, comparable en quelque façon à Dickens pour le charme de ses tableaux d'intérieur : *Mon fils*, *l'Or caché*, scènes de la vie bourgeoise; *le Roman d'un veuf*, *les Valets de pique*, *Un secret*, *Deux amours*; il réussit surtout dans la nouvelle et il en a publié plusieurs recueils. Nous citerons ensuite Tronconi : *les Mères pour rire* (1877); V. Berzezio : *la Charité pour le prochain*, *Pauvre Jeanne*, *le Benjamin de la famille*, *le Secret d'Adolphe*, *la Vengeance de Zoé* (1881); A. Caccianiga : *le Baiser de la comtesse Savina*, *Villa Ortensia*, *le Doux far-niente*, *le Couvent* (1885); Da Foresta : *l'Adultère du mari* (1881); L. Capranica, qui cultive surtout le roman historique et appartient à l'école d'Alex. Dumas : *Papa Sisto* (2 vol.); *Donna Olimpia Pamfili*, *Giovanni delle bande nere* (2 vol.); *Fra Paolo Sarpi* (2 vol); ses derniers sont : *la Contessa di Melzo* et *Re Manfredi*. Nous citerons encore : G. Verga, auteur d'*Eros*, du *Mari d'Hélène*, de la *Vie des Champs* et de *Nouvelles rustiques* très appréciées (1883); L. Capuana : *Un baiser* (1881); *le Royaume des fées* (1884); Giulio Carcano : *Gabrio e Camilla* (1873); *Dolinda de Montorfano* (1883); D. Ciampoli : *Tresses noires*, recueil de nouvelles (1883); *Diana* (1884); R. de Zarbi : *Vie vécue*, *l'Empoisonneuse* (1884); C. Donati : *Flora Marzia* (1876); *la Signora Manfredi* (1884); P. Fanfani : *Maison de Florence à vendre* (1879); *Paolina* (1880); Mme Mathilde Sergo : *Cœur malade* (1883); *le Ventre de Naples* (1835); R. Giovagnoli, auteur de romans historiques estimés, se rapportant principalement à la civilisation romaine : *Spartacus* (2 vol.); *Opimia* (1883); *Saturninus* et *Aquilonia*, qui lui fait suite (1884, 2 vol.); Oscar Pio : *Lucrezia Borgia* (1883); E. Praga : *Pénombre* (1879); *Mémoires du presbytère*, *Scènes de la province* (1881); *Tavolozza* (1883); Colaulti : *Fidelia* (1884); Memini : *Mia* (1884); *la Marquise d'Arcello* (1886); F. Roberto : *Documents humains* (1885); G. Rovetta : *Montegù* (1885); *les Larmes des autres* (1888); Valcarenghi : *Baisers perdus* (1887); *Parjure* (1888); *les Confessions d'Andrea* (1888); Fogozzaro : *Malombra* (1887); *le Mystère du poète* (1888); Bruno Sperani : *l'Avocat Malipieri* (1888); Alf. Cagna : *Un beau songe* (1888) : De Norsa : *Fruit défendu* (1888); Paolo Landi : *le Portrait de Rosea* (1889).

Histoire littéraire. Critique. L'histoire littéraire et la critique sont cultivées par un grand nombre d'hommes éminents. Aux ouvrages déjà considérables consacrés à l'étude des trois grands classiques, Dante, Pétrarque et l'Arioste, sont venus se joindre, pour l'Arioste, le *Manuale ariostesco*, de G.-B. Bolza (1886); *la Jeunesse de l'Arioste et ses poésies latines*, de G. Carducci (1881), mentionné plus haut parmi les poètes et qui est aussi un critique très distingué, titulaire de la chaire de littérature à l'université de Bologne; la *Bibliografia ariostesca*, de J. Ferrazzi; pour Dante : *les Comparaisons dantesques, rangées par ordre, éclaircies et confrontées*, de L. Venturi (1874); *Etudes et polémiques dantesques*, de Guerrini et Ricci (1880); *l'Exil du Dante*, de Del Lungo (1881); *Dante en Allemagne; bibliographie dantesque allemande* (1881-1883, 2 vol. gr. in-8°); *Etudes sur Dante* (1883); *Dante expliqué à l'aide de Dante*, d'Ant. Lubin (1884); pour Pétrarque : les *Etudes sur Pétrarque*, de B. Zumbini (1878); *François Pétrarque*, d'E. Penco (1882) et le magistral *Essai critique sur Pétrarque*, de F. De Sanctis (1883).

Le monument le plus considérable d'histoire littéraire est l'*Histoire universelle de la littérature*, par M. Angelo de Gubernatis (1882-1889, 18 vol. in-8°); pour ce qui regarde spécialement l'Italie, nous citerons : l'*Histoire de la littérature italienne*, de De Sanctis (1879, 2 vol.); l'*Histoire littéraire d'Italie*, entreprise sous la direction de M. P. Villari et dont chaque partie a paru séparément : *Histoire de la littérature romaine*, par MM. Tamagni et d'Ovidio (1878-1884, 3 vol.); *les Deux premiers siècles de la littérature italienne*, par M. Bartoli (1878-1884, 3 vol.); *la Renaissance*, par M. Invernizzi (1880, 2 vol.); *le Seizième Siècle, de* 1494 *à* 1595, par M. Canello (1872, 2 vol.); *le Dix-septième Siècle, de* 1595 *à* 1748, par M. Morsolin (1880); *De la moitié du dix-huitième siècle jusqu'à nos jours*, par M. Zanella (1880). A la suite de ces importants ouvrages se placent les *Etudes sur la littérature italienne durant les premiers siècles*, de M. d'Ancona (1879) et ses *Etudes de critique et d'histoire littéraire* (1880); l'*Histoire de la littérature italienne durant les siècles barbares*, de M. Celesia (1888, 2 vol. in-8°); *la Littérature italienne des quatre premiers siècles, du* XIIIe *au* XVIe, par M. Fornacciari (1880-1885, 2 vol.); les *Etudes sur Monti et Alessandro Manzoni*, de Cesare Cantù (1880-1883, 2 vol.); *Francesco Berni*, de M. Antonio Vergili (1881); les *Leçons d'histoire de la littérature italienne*, de M. G. Finzi (1683-1884, 2 vol.); les *Etudes dramatiques*, de M. Arturo Graf (1878, in-8°) et son excellent ouvrage *A travers le* XVIe *siècle* (1889). Ce même critique distingué dirige avec MM. F. Novati et R. Renier, le « Journal historique de la littérature italienne » (1883-1889, 10 vol. in-8°), dont les principaux rédacteurs sont, outre les trois directeurs, MM. d'Ancona, Pio Rajna, S. Ferrai, Sabbadini, A. Luzio, F. Pulignani, et qui renferme de remarquables articles de fond consacrés à l'ancienne littérature italienne. Signalons encore *Ombres et Figures*, de M. Chiarini (1883, in-8°), où sont étudiés Swinburne, Shelley, Heine, Foscolo et J. Carducci; *Teste quadre*, de M. Enrico Panzacchi (1881, in-8°), ouvrage consacré à l'étude de Richard Wagner, Leopardi, J. Carducci, Zola, Edmondo De Amicis, et les *Portraits littéraires* du même critique (1883); *Homère et Dante*, *Schiller et le Drame*, de M. Emilio Penci; *Manuel de la littérature italienne au* XIXe *siècle*, par M. Mastica (1882-1889, 3 vol. in-18).

Une partie longtemps inexplorée de la littérature, les chants et les traditions populaires, a en Italie comme partout ailleurs attiré l'attention des érudits. Les recherches très fructueuses de MM. Comparetti et d'Ancona ont abouti à une publication volumineuse : *Canti e racconti del popolo italiano* (1870-1883, 8 vol. in-8°), qui cependant est loin de tout contenir; on doit en outre, sur le même sujet, à M. d'Ancona : *la Poésie populaire italienne* (1878, in-8°), et à M. Comparetti, *le Antiche rime volgari* (1873-1881, 2 vol.). M. J. Pitrè a, de son côté, fait une abondante moisson de proverbes : *Proverbes siciliens recueillis et comparés avec ceux des autres dialectes italiens* (1880, 4 vol. in-12); il a de plus entrepris une vaste « Bibliothèque des traditions populaires siciliennes » (1870-1888, 18 vol. in-12). Dans le même ordre d'idées nous signalerons : Belli : *Sonnets en dialecte romagnol* (1883-1887, 6 vol. in-8°); Fiordelisi : *Sonetti napoletani* (1834); Agostino Carlato : *Canti del popolo di Chioggia* (1885); Rubieri : *Histoire de la poésie populaire italienne* (1885); Nigra : *Chants populaires du Piémont* (1889).

Dans la critique d'art, il faut mentionner spécialement l'*Histoire de la peinture italienne*, de M. Cavalcaselle et l'Anglais Crowe (1867-1875, 6 vol.), œuvre magistrale dont *la Vie du Titien* (1877, in-8°) et *Raphaël* (1882, in-8°), des mêmes auteurs, sont la continuation. Dans *les Lagunes*, M. Mantovani a étudié les trésors d'art de Venise, et l'on doit à M. Malvezzi : *l'Art lombard*; à M. Camillo Boito : *l'Architecture du moyen âge en Italie* (1880); à M. Tullo Massarani : *l'Art à Paris* (2 vol. in-8°), publié à la fois en italien et en français; *la Théorie des arts au* XIXe *siècle* (1885, in-8°); à M. C. Caliari : *Paul Véronèse et son œuvre* (1888); à M. A. Bertolotti : *les Artistes lombards aux* XVe, XVIe *et* XVIIe *siècles, d'après des documents d'archives* (1888, 2 vol. in-8°).

Voyages. A la tête des auteurs de relations de voyages se place M. Edmondo De Amicis et ses piquants récits : *Constantinople*, *la Hollande*, *le Maroc*, *Souvenirs de Londres*, *Souvenirs de Paris*, *l'Espagne*, *Aux portes d'Italie* (1884). Après lui viennent : Carlo del Balzo, qui a donné une intéressante description de Rome contemporaine; M. Corazzini, qui a rapporté ses impressions de voyage en Grèce sous le titre de *Farfalla ellenica*; F. Fontana et son livre intitulé *In Tedescheria* (En pays tudesque); Mantegazza : *Voyage en Laponie* (1879); *Un jour à Madère* (1880); L. Pennazzi : *Du pôle aux deux Nils*; R. Bonghi : *De Pontresina à Londres* (1887); De Albertis : *Croisière du « Corsaire » aux Açores* (1888).

Mémoires. Correspondances. Dans la série des Mémoires et Correspondances, nous trouvons à signaler : les *Lettres inédites de Massimo d'Azeglio*, qui ont été publiées en plusieurs séries; *Lettres à sa femme, Luisa Blondel* (1875, in-8°); *Lettres à son frère Roberto* (1876); *Lettres au marquis Emmanuel d'Azeglio* (1883); *Lettres à Tommaso Tommasoni* (1885); *Correspondance inédite de F.-D. Guerrazi* (1880-1882, 2 vol. in-8°); *Lettres éditées et inédites du comte de Cavour* (6 vol. in-8°); *Correspondance d'Alex. Manzoni*, publiée par M. Giov. Sforza; les *Mémoires de Garibaldi*; les *Mémoires de G. Pallavicino*, édités par les soins de sa femme (1882-1886, 2 vol.); *Quarante ans de vie artistique*, de l'éminent acteur tragique Ern. Rossi (1887, 2 vol.); les *Souvenirs et études artistiques*, de Mme Adélaïde Ristori (1889); *Memoria della mia vita* (Florence, 1889), ouvrage dans lequel le comte Giovanni Arrivabene a raconté les souvenirs d'une vie très agitée pendant laquelle il fut en relations avec les personnalités les plus marquantes du siècle, etc.

Théâtre. Le théâtre italien a perdu son originalité et sa vigueur d'autrefois; le temps n'est plus des Alfieri et des Monti. La plupart des auteurs contemporains pratiquent avec assiduité l'imitation des modèles allemands, pour le drame historique et la tragédie, et des modèles français, pour la comédie de mœurs et le vaudeville. Cependant quelques-uns d'entre eux ne sont pas sans mérite. M. P. Cossa a écrit, dans le genre allemand, un certain nombre de grandes tragédies en cinq actes et en vers : *Néron* (1873), *Monaldeschi* (1874), *Sordello* (1876), *Cléopâtre* (1877), *Julien l'Apostat* (1877), *les Borgia* (1881), qui recèlent de véritables beautés, et ses comédies, également en cinq actes et en vers : *Plaute et son siècle* (1876), *Messaline* (1879), *Cecilia* (1883), ont aussi une grande valeur littéraire. On doit à M. G. Giacosa un certain nombre de drames et comédies en vers : *les Frères d'armes*, drame en quatre actes (1878); *le Mari amant de sa femme*, comédie en trois actes (1880); *Luisa*, drame en un acte (1880); *le Comte Rosso*, drame en trois actes (1881), sans compter un certain nombre de pièces en prose : *Au piano-forte*, *Vieille histoire*, etc., qui lui assignent un bon rang parmi les auteurs dramatiques. Un drame de M. G. Costetti, *Libertas*, a été joué avec un éclatant succès sur les principales scènes italiennes. M. P. Ferrari, à qui l'on doit *la Séparation*, comédie en quatre actes, *les Faux Ménages*, *les Deux Femmes*, etc., est un imitateur trop zélé de notre théâtre : *les Faux Ménages* sont empruntés à M. Pailleron et *les Deux Femmes* ne sont qu'un démarquage du *Fils de Coralie*, de M. Martial Delpit. Mentionnons encore MM. G.-G. Zamboni, Cavalotti, auteur d'une comédie très spirituelle, *I Pezzenti* (les Mendiants, 1871), de *Guido*, d'*Agnese*, d'*Alcibiade* (1874), de *la Femme de Meneclès*, gracieuse comédie antique (1882), et d'une satire contre le célibat des prêtres, le *Cantique des cantiques* (1882); Torelli, Ludovico Muratori (le *Passé d'un mari*), Chiaves (*l'Oncle Paolo*), V. Salmiui, dont la tragédie, *Madame Roland*, a été jouée à Paris par des artistes italiens.

Histoire. Les événements récents qui ont décidé de l'unification de la péninsule ont été tout naturellement l'objet d'un grand nombre d'études; c'est le thème favori des historiens contemporains. Citons : Vittore Bersezio, auteur de *Il regno di Vittorio Emmanuele II, trent' anni di vita italiana* (Turin, 1878); Giuseppe Massari : *la Vita e il regno di Vittorio Emmanuele II di Savoia, re d'Italia* (Milan, 2 vol.); D. Carutti, aussi connu comme homme politique et à qui l'on doit : *Storia della diplomazia della corte di Savoia* (Turin, 1879); Giuseppe Rucciardi : *la Casa di Savoia e la rivoluzione italiana* (Florence, 1879); P.-G. Molmenti : *Storia di Venezia nella vita privata dalle origini alla caduta della Repubblica* (Turin, 1880); Emilio Broglio, l'ancien ministre de l'Instruction publique, a publié un important ouvrage, *Il regno di Federico II di Prussia*, qui fut très remarqué, car ce n'est guère l'habitude des écrivains de la péninsule d'étudier l'histoire des pays étrangers, et c'est ce qui empêche les Italiens de comprendre le développement de l'humanité d'une façon synthétique et générale, et, par la considération de l'ensemble, d'apprécier d'une façon sûre les détails. Villari a tenté, dans *Storia naturale della civiltà*, de vérifier pratiquement les théories de la philosophie de l'histoire de Romagnosi, Cattaneo, Gius. Ferrari, etc. Citons encore le professeur de statistique à l'université de Padoue, Emilio Morpugo, qui a publié *Marco Foscarini e Venezia nel secolo* XVIII; Nicomede Bianchi, qui a donné entre autres une sorte de catalogue général des archives se trouvant sous sa direction; Carlo Cipolla, qui a donné *Storia della Signorie italiane dal* 1313 *al* 1530; Arturo Graf, érudit autant que poète, qui a publié : *Roma nella memoria e nella imaginazioni del medio evo*; P.-G. Molmenti : *Vecchie Storie*; D. Luigi Tosti : *Histoire de Boniface VIII et de son époque* (1886, 2 vol. in-8°); *Histoire d'Abeilard* (1887); Castelli : *Histoire des Juifs, d'après les sources bibliques* (1886-1888, 2 vol. in-8°); P. Villari : *Machiavel et son époque* (1887, in-8°); *Histoire de Savonarole* (1887-1888, 2 vol. in-8°); G. Lanza : *Histoire de l'Eglise catholique jusqu'au pontificat de Léon XIII* (1888, 2 vol. in-8°); Ghiron : *Annales de l'Italie* (1888, 1re série), continuation du volumineux recueil de Muratori, antérieurement déjà mis à jour par M. Coppi. L'une des plus intéressantes productions historiques de notre époque est : *La corte e la società romana nei secoli* XVIII *et* XIX, dont la partie anecdotique, pleine d'intérêt, a été inspirée par des journaux manuscrits, des lettres, en particulier du prieur Luca-Antonio Benedetti, mort en 1837, à l'âge de quatre-vingts ans, personnalité des plus curieuses, qui, par ses relations avec toutes les classes de la société, était appelé plus que tout autre à devenir le chroniqueur secret de son temps. Les récits d'épisodes historiques, d'après les témoins oculaires, comme de la visite de l'empereur Joseph II à Rome en 1779, de l'assassinat de Basville en 1793, du dernier séjour de Cagliostro à Rome, sont pleins d'intérêt. Carlo Mariani a traité de nouveau le thème favori dans *Guerre dell' indipendenza italiana*; le député bien connu Petrucelli della Gattina a publié *Storia dell' idea italiana*, puis *Storia dell' Italia dal* 1866 *al* 1880, etc.; Domenico Ghetti : *Storia dell' indipendenza italiana dal* 1848 *al* 1870; Niccolo Nisco : *Storia d'Italia dal* 1848 *al* 1880; Claretta : *Histoire du règne de Charles-Emmanuel* (1878-1880, 3 vol.); le professeur Comba à Florence, sous la direction duquel a été publié : *Biblioteca della riforma italiana antica*; S.-V. Bozzo, E. Musatti, L.-A. Ferrai, Ces. Cantù, Cimbio (pseudonyme de l'ancien député Faldella), qui a donné de spirituelles études sur le Parlement italien dans *Il paese di Monte Citorio*.

—*Philologie, Psychologie, Philosophie.* « En Italie, dit un écrivain italien, la philologie classique et les études orientalistes ont été complètement renouvelées; la philologie romane, qui n'existait pas il y a quelques années, est maintenant dans tout son éclat; dans la physiologie expérimentale et les sciences naturelles une vie nouvelle a commencé; enfin la psychologie expérimentale de l'école anglaise, si combattue chez nous jadis, sera enseignée sous peu dans toutes nos universités. » Parmi les érudits qui ont mis en honneur, en Italie, la philologie comparée et les études orientales, il convient de citer MM. Ang. de Gubernatis et ses *Promenades hindoues*, ses *Lectures sur la mythologie védique*; Amari : *Bibliothèque arabo-sicilienne* (1880-1881, 2 vol. in-8°); Ascoli : *Phonologie comparée du sanscrit, du grec et du latin*; *Inscriptions grecques, latines et hébraïques, inédites ou mal comprises* (1880), ainsi que MM. C. Nigra, D. Pezzi, G. Beltrame, B. Biondelli, A. Fabretti, G. Flechia, C. Giussani, F. Lasinio, etc. Dans la psychologie et la physiologie, on doit au professeur Lombroso *l'Uomo delinquente* (le Criminel), qui a été traduit dans toutes les langues européennes et *l'Homme de génie* (1885, in-8°), et à M. Mantegazza de curieuses études à la façon de Michelet : *l'Amour dans l'humanité*, *Physiologie de la douleur*, *Physiologie du plaisir*, *Physiologie de l'amour*, *Hygiène de l'amour*, etc. Dans la philosophie, nous trouvons à citer les noms de MM. Gabelli : *l'Homme et les sciences morales* (1871, in-12); P. Siciliani : *Du renouvellement de la philosophie positive en Italie* (1871, in-12); Labriola : *la Doctrine de Socrate selon Platon, Xénophon et Aristote* (1873, in-4°); *De la liberté morale* (1873, gr. in-8°); Sarchi : *Examen de la doctrine de Kant* (1873, in-8°); G. Alliero : *Métaphysique et Logique, Ethique* (1879, 2 vol. in-8°); Corleo : *la Philosophie de l'identité* (1880, in-8°); Bertini : *Histoire de la philosophie moderne* (1881, in-8°); Casalini : *les Catégories d'Aristote* (1881, in-8°). M. Terenzio Mamiani a obtenu un grand suc-

cès avec son livre : *la Religione dell'avvenire* (Milan, 1880); l'Eglise le mit à l'index et l'auteur se vit obligé d'y ajouter un petit appendice : *la Critica delle rivelazioni.*

— *Beaux-Arts : Peinture.* Le genre et le paysage sont le plus souvent cultivés dans la peinture italienne, et, malgré les académies qui existent à présent dans toutes les grandes villes, l'influence de la France est toujours grande, car la plupart des artistes de la péninsule vont compléter leurs études à Paris. Cependant la peinture italienne a conservé un caractère franchement national; on y trouve une profusion de couleurs, une certaine coquetterie des formes et des tons, produisant parfois un grand effet d'ensemble, mais peu d'études fouillées. Ses principaux centres sont Venise, Rome et Naples; dans cette dernière ville le naturalisme domine. Parmi les artistes qui ont été l'objet de distinctions honorifiques en France, lors de l'Exposition de 1878, nous relevons les noms de MM. Pio Joris, auquel on doit : *la Voie flaminienne, Un baptême dans l'île d'Ischia, la Fuite du pape Eugène IV*, etc.; De Nittis, bien connu par ses diverses expositions à nos Salons annuels et qui, en 1878, avait envoyé : *Green Park, Place des Pyramides, Route de Brindisi, Trafalgar Square, Avenue du bois de Boulogne, Paris vu du pont Royal*, etc.; Fontana; Induno : *Un amateur d'antiquités;* A. Mancini : *les Frères saltimbanques, Du pain! le Père;* S. Marchesi; D. Morelli : *Une odalisque, la Tentation de saint Antoine;* L. Massini, membre correspondant de l'Institut de France; E. Pagliano, qui obtint une médaille de 2e classe et fut décoré de la Légion d'honneur pour son *Napoléon annonçant à Joséphine ses projets de divorce*, et *la Revue de l'héritage;* A. Pasini, à qui fut attribué une médaille d'honneur pour ses nombreux tableaux, entre autres : *Un faubourg de Constantinople, Un ordre d'écrou, Estafette;* A. Rotta, qui obtint une médaille de 3e classe; R. Santoro : *la Grotte des bohémiens;* E. Ussi; A. Vertunni, décoré de la Légion d'honneur pour : *Aux marais pontins, Pestum, les Pyramides, le Sphinx.* Mentionnons encore : MM. L. Nolo, qui a exprimé un sentiment sérieux et profond dans *Refugium peccatorum* (Exposition de Rome, 1883, acheté par le roi d'Italie); Paolo Michetti, à qui l'on doit : *Scène dans une église des Abruzzes, le jour de la fête de saint Pantaléon, Printemps et Amour, le Baiser.* Les meilleurs peintres d'histoire sont MM. Cesare Maccari et Giuseppe Ferrari, à Rome; Ussi, déjà cité, à Florence, et Achini, à Milan. Le portrait est représenté par MM. Gordigiani, à Florence, Castiglione, Spiridone, Galli et Fontana. Les études d'après nature, très en honneur en Italie, nécessitant une grande rapidité et une grande sûreté de main, ont amené le développement de la peinture d'aquarelle qui fait concurrence à la peinture à l'huile et traite des sujets très étendus. Les aquarellistes italiens peignent jusqu'à des portraits en demi-grandeur naturelle. L'aquarelle est particulièrement cultivée à Rome, Naples et Venise et représentée par MM. Randanini, Tomba, de' Tommasi, Cervi, Pio Joris, de'Martini, Corelli, Gelofre, Fabrel, Gigli, Mariano, Luna, Aureli, Signorini, Gabani, Montefusco. Ces artistes ont fondé à Rome la *Società d'aquarellisti*, dont le président est M. Pio Joris.

Sculpture. La sculpture est surtout cultivée à Milan, Florence, Rome et Naples, et dans cette dernière ville le naturalisme l'emporte, tandis qu'à Milan la sculpture suit les anciennes traditions plutôt idéalistes et se contente de l'observation superficielle. Les principaux représentants de cette ancienne école sont MM. Barzaghi (médailles à Vienne, 1873; Philadelphie, 1876), qui a exposé à Paris en 1878 : *Colin-maillard, Petite Coquette, Sylvie se mirant dans la glace, Moïse sauvé des eaux;* Borghi, qui a exposé en 1878 et a obtenu une médaille de 3e classe; Braga (médaille, à Vienne, 1873); P. Calvi (médailles à Vienne, 1873, et à Philadelphie, 1876), dont *Ariane abandonnée*, statue de marbre, *Othello, Selika*, ont paru à l'Exposition de Paris en 1878; P. Guarnerio (à Paris en 1878, *la Vanité*, groupe en marbre; *la Rose candide*, statue de marbre; *la Prière forcée*); O. Tabacchi (à Paris en 1878, *Hypatie*, statue de marbre; *Baigneuse*, statue de marbre); Tantardini, qui a obtenu des médailles à Londres, Berlin, Oporto, Vienne. Cette école a beaucoup contribué au succès qu'a obtenu la sculpture italienne aux Expositions universelles de Vienne et de Paris. Mais ce succès ne fut pas de longue durée. Ses adeptes traitent, en effet, le nu d'une façon superficielle; l'expression de la physionomie chez eux est maniérée et peu naturelle, et le naturalisme n'a pas tardé à se substituer à ces créations artificielles. En cinq ans la sculpture italienne s'est complètement transformée. Dans aucun pays, sauf en France, les artistes ne se sont approchés autant de la nature; c'est au genre qu'appartiennent la plupart de leurs œuvres, et comme matière première ils préfèrent le bronze au marbre. Les principaux représentants de cette nouvelle école sont MM. d'Orsi, Belliazzi, qui a obtenu une médaille de 2e classe à l'Exposition de 1878, où on a pu admirer de lui : *le Repos*, statue de marbre; *Une heure de loisir*, buste; *la Pluie*, petit groupe en bronze et *la Paresse*, buste en terre cuite; Biondi, Marsili, Serrano, Barbella (*la Chanson d'amour*, groupe en terre cuite, Paris, 1878); Felici, Soranzo, Peduzzi, qui a exposé à Paris en 1878 : *Bérénice consacrant à Vénus sa belle chevelure pour le salut de son mari*, marbre; *les Résultats de la guerre* (médaille, à Philadelphie, 1876); A. Bottinelli (médaille à Vienne, 1873, et à Philadelphie, 1878) avec *Vanité*, statue de marbre; *Modestie*, statue de marbre. Quelques œuvres furent particulièrement remarquées à Rome en 1883; ce sont : *Brutus assis*, de M. Briggi; *Bacchus*, de M. Braga (médaille à Vienne, 1873). Enfin citons MM. Civiletti, qui obtint une médaille de 1re classe et fut décoré en 1878 (*Canaris à Scio, Soliloques de Jules César, la Garde meurt et ne se rend pas!*); G. Ginotti (médaille de 2e classe en 1878); Monteverde, dont *Edouard Jenner expérimentant le vaccin sur son fils, Enfant chassant un coq* et la *Statue représentant l'Architecture*, furent très remarqués en 1878 (médaille d'honneur); Bortone (médaille de 3e classe en 1878).

Musique. L'Italie n'a produit dans les derniers temps que peu d'œuvres musicales de premier ordre; les artistes italiens paraissent vouloir chercher de nouvelles inspirations à l'étranger; en particulier Wagner et Liszt rencontrent beaucoup de sympathie au delà des Alpes. Parmi les compositeurs depuis longtemps sur la brèche nous citerons d'abord Verdi, dont l'opéra *Aïda*, représenté pour la première fois au Caire, le 24 décembre 1873, et la messe de *Requiem* en l'honneur de Manzoni ont définitivement consacré la gloire. Antonio Bazzini, né en 1818, est surtout connu par sa musique de chambre, ce qui est rare en Italie. Imitateur des classiques et des romantiques allemands, de Bach à Schumann, il se fit d'abord applaudir comme violoniste dans les capitales de l'Europe; puis après 1873, il ne s'occupa plus guère que de composition. Ses psaumes, entre autres *la Résurrection du Christ*, sont des œuvres de premier ordre. Parmi les compositeurs plus jeunes, Arrigo Boito, connu par ses hardiesses, ses tendances nouvelles, a su garder son originalité tout en suivant les traces de R. Wagner. Son œuvre de début, *Mefistofele*, opéra tiré du « Faust » de Gœthe, subit d'abord un insuccès complet à la Scala de Milan en 1868, mais vit ensuite la fortune lui sourire. Filippo Marchetti est très estimé en Italie, moins peut-être à l'étranger. « M. Marchetti, dit un critique italien, est assurément un très bon musicien, qui connaît tous les secrets de l'harmonie et du contre-point. Son triomphe a été *Ruy Blas*, qui a fait le tour de tous les théâtres d'Italie. C'est une œuvre d'une facture exquise et d'une inspiration tendre, douce, passionnée, mais un peu monotone. » Depuis, ce compositeur n'a plus rien produit d'équivalent. Carlos Gomez, né au Brésil, mais venu très jeune à Milan, débuta dans cette ville comme compositeur dramatique. On trouve chez lui beaucoup de réminiscences de Verdi. Amilcare Ponchielli est considéré, en Italie, comme l'un des premiers artistes de son pays, pour quelques-uns même comme le premier après Verdi. C'est l'opéra *I Promessi Sposi*, qui lui valut la célébrité. Citons encore : Dominicetti, Smareglia, Filippo Filippi, à Milan, grand admirateur de Wagner; le marquis d'Arcais, « d'un tempérament musical un peu arriéré, rebelle non seulement à toute manifestation artistique un peu audacieuse, mais encore à toute espèce de nouveauté et de progrès ». Il a fait à Richard Wagner une guerre sans merci et s'est refusé à reconnaître une valeur artistique quelconque au *Faust* de Gounod. Enfin Gaëtano Gaspari, à Rome, mérite d'être mentionné comme savant critique musical et compositeur de musique d'église.

— Bibliogr. Altavilla, *Il regno d'Italia. Dizionario geografico, storico, statistico* (Turin, 1875); *Archivio di Statistica, fondato da T. Pateras* (Rome, 1876); Gourdault, *l'Italie* (1877, in-4°); Ellena, *La statistica di alcune industrie italiane* (Rome, 1879), et *Codice politico-amministrativo del regno d'Italia* (Rome, 1879-1881, 3 vol.); G. Parolo, *Saggio di climatologica e di geografia, nosologica dell' Italia* (Turin, 1881); *Die Streitkræfte Italiens*, publication de la Société de science militaire à Vienne (Vienne, 1881); Emile de Laveleye, *l'Italie actuelle* (1881, in-8°); Brachet, *l'Italie qu'on voit et l'Italie qu'on ne voit pas* (1881, in-8°); *Annuario statistico italiano* (1878-1886, 4 vol.), publié par la direction générale de statistique du royaume.

I-TCHANG, ville de la Chine, province de Hou-Pé, sur la rive gauche de Yang-Tsé-Kiang, à 230 kilom. N.-O. du grand lac Thoung-Ting, et à 300 kilom. O. de Han-Khéou; 34.000 hab. Cette ville peut être considérée comme la limite de la navigation du Yang-Tsé-Kiang pour les steamers que l'on construit maintenant. Elle a été ouverte au commerce étranger en 1877, et, depuis, le mouvement de ses affaires s'est rapidement développé; il a atteint en 1880 le chiffre de 15.000.000 de francs. La vitesse du courant du Yang-Tsé-Kiang est en moyenne de 12 kilom. et dans plusieurs rapides elle atteint 18 kilom. Le fleuve est sujet à des crues extraordinaires.

* **ITHAQUE**. — *Fouilles archéologiques.* Quand M. Schliemann, le célèbre explorateur, commença ses travaux archéologiques sur le monde grec et homérique, il se rendit tout d'abord à Ithaque (1868). Son premier souci fut de déterminer avec exactitude l'emplacement de la capitale d'Ulysse. Il commença ses recherches par la vallée dite de *Polis*, située tout au nord de l'île. Mais il fut bientôt convaincu que jamais ville n'avait occupé cette vallée, et il quitta l'île.

En 1878, M. Schliemann revint à Ithaque, et voulant qu'il ne pût rester aucun doute sur ce point, il reprit son enquête en faisant des fouilles régulières : il creusa donc plusieurs puits dans la vallée de Polis; mais il ne découvrit que quelques fragments de poterie grossièrement travaillée et, sur les hauteurs voisines, plusieurs tombes datant des ve, ive et iiie siècles avant notre ère. Il se dirigea alors vers l'isthme qui relie l'Ithaque du sud à celle du nord; là, sur un rocher de 180 mètres, qui porte le nom d'Aétos (Nid de l'aigle), une tradition locale plaçait le château d'Ulysse; M. Schliemann entreprit l'ascension de l'Aétos, dont le sommet grossièrement nivelé forme un plateau triangulaire élargi des deux côtés par un énorme mur cyclopéen encore existant. Grâce à ces travaux, le sommet de l'Aétos put former une plate-forme longue de 50 mètres, large de 38. Au sud et au nord l'on aperçoit encore de grosses tours de défense d'où partent des murs d'enceinte qui finissent par se rejoindre sur les flancs de la montagne. A 15 mètres plus bas se trouve un énorme mur circulaire, écroulé du côté ouest, mais partout ailleurs dans un état de conservation merveilleux. Entre ces murs cyclopéens, M. Schliemann suppose que s'éleva jadis une ville comprenant 2.000 maisons, les unes taillées dans le roc, les autres construites en maçonnerie cyclopéenne; il put constater, par leurs ruines plus ou moins bien conservées, l'existence de 190 de ces maisons, quelques-unes n'ayant qu'une chambre, d'autres en ayant quatre et même six. Elles étaient construites avec des pierres grossièrement taillées, longues en moyenne de $1^m,50$, larges de $1^m,40$ et épaisses de $0^m,60$. Ces dimensions dépassent de beaucoup celles des pierres employées dans les maisons de même style découvertes à Mycènes et à Troie.

Pendant deux semaines, M. Schliemann fouilla avec trente ouvriers; malheureusement les résultats de tous ces travaux furent bien minces : quelques fragments de poteries qui ne ressemblent à aucune des poteries de Mycènes, mais qui ont beaucoup d'analogie avec celles des deux plus anciennes cités troyennes, des morceaux de tuiles avec des dessins en creux, enfin des débris d'un moulin à bras très ancien et très curieux. « Si minces que soient ces résultats, dit-il, je m'étonne de les avoir obtenus, parce que la raideur de la pente est telle qu'aucune accumulation de débris n'y est possible, et parce que les pluies d'hiver ont, depuis des siècles, entraîné dans la mer tout le vestige de l'industrie humaine. »

ITOU-HIEN, ville de la Chine centrale, province de Hou-Pé, sur la rive droite du Yang-Tsé-Kiang, à 160 kilom. N.-O. du lac de Thoung-Ting et à l'embouchure de la rivière Tsin-Kiang. Les rives du fleuve sont hautes et escarpées. Tout le pays est extrêmement fertile et bien cultivé.

ITTENBACH (François), peintre allemand, né à Kœnigswinter le 18 avril 1813, mort à Düsseldorff le 13 décembre 1879. Elève de Guillaume Schadow, il cultiva pendant toute sa vie la peinture religieuse. Plus de vingt églises et chapelles ont été ornées par lui de fresques et de tableaux d'autel. Son talent était plus lyrique que dramatique, et c'est pourquoi il a représenté avec prédilection *la Sainte Famille, la Vierge avec l'Enfant, le Christ en croix* et *les Evangélistes*. La galerie nationale à Berlin possède un de ses meilleurs tableaux, *la Sainte Famille en Egypte.*

IVE (Antonio), philologue italien, né à Rovigno en 1861. Il compléta ses études à l'université de Vienne, puis vint à Paris prendre les leçons de Paulin Paris, et de Darmesteter. De retour en Italie, il s'est surtout occupé des dialectes provinciaux et des chansons populaires. On lui doit, entre autres ouvrages : *Mémoire sur la famille noble della Zonca* (Milan, 1877); *Chansons populaires de l'Istrie* (Turin, 1877); *Contes populaires du pays de Rovigno* (Vienne, 1877); *Légende populaire de Rovigno et de ses alentours* (1878). En 1879, M. Antonio Ive a découvert parmi les manuscrits de notre Bibliothèque nationale un ouvrage fort important pour l'histoire de la littérature épique en Italie, *le Roman de Fioravente* (xive siècle).

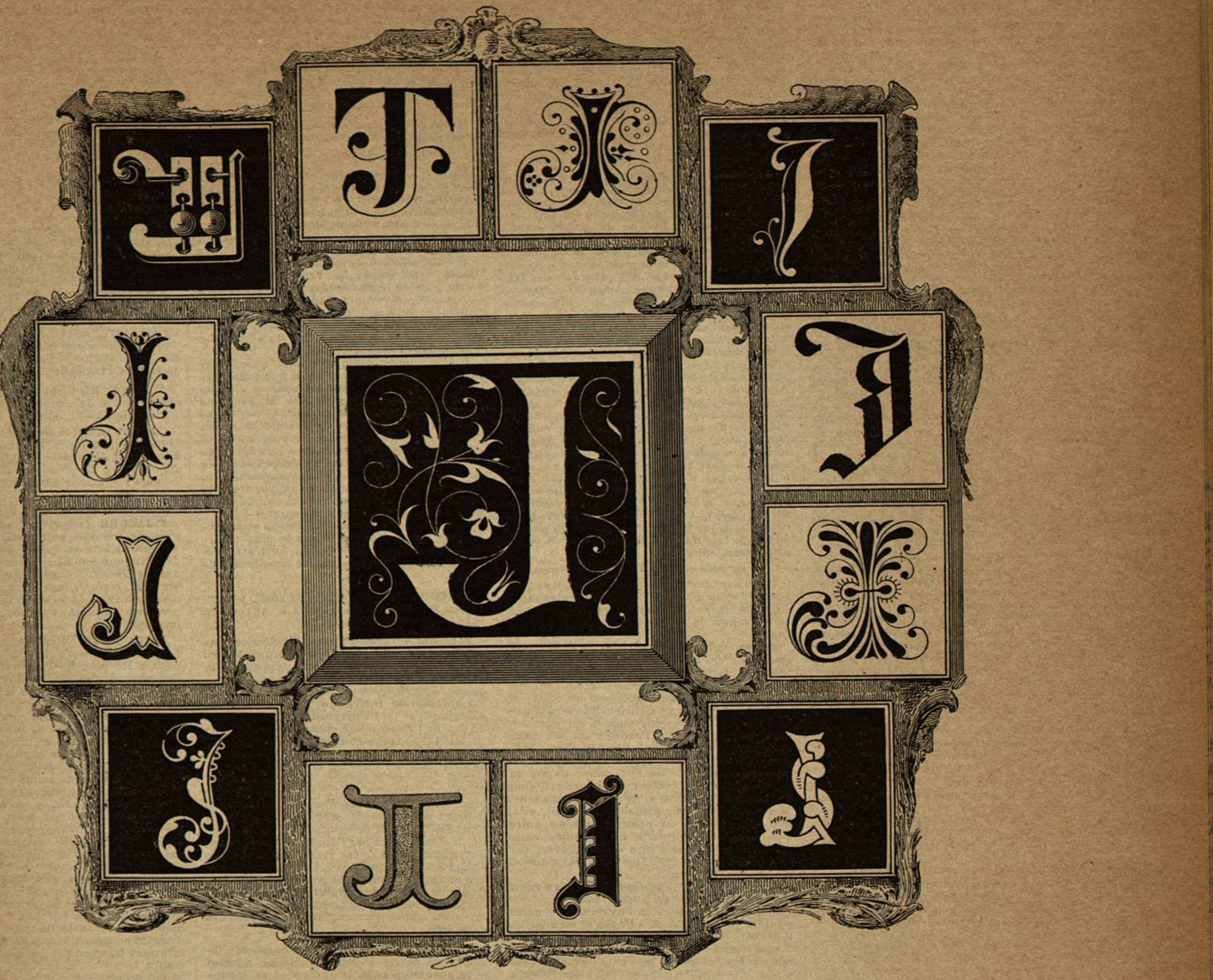
IVI, cap de la côte de l'Algérie, département d'Oran, à 140 kilom. N.-E. de la ville d'Oran et à 2 kilom. N.-E. de la pointe Kef-el-Furcher, par 36° 6′ 55″ de lat N. et 3° 5′ 11″ de long. O. Vu du N.-E. ou du S.-E., ce cap présente l'aspect d'un plateau de 20 à 25 mètres de hauteur tombant à pic sur la mer et s'élevant en pente douce vers l'intérieur jusqu'au morne sur lequel s'élève le phare de premier ordre, à 118 mètres d'altitude.

IVONDRONA ou **HIVONDRO**, rivière de la côte orientale de Madagascar; elle coule de l'O à l'E., entre dans la partie septentrionale de la lagune ou lac de Nosy-Vé, et se jette dans la mer un peu au sud de Tamatave, par 18° 15′ 59″ de lat. S. Sur la rive gauche se trouve le gros village d'Ivondrona.

* **IVROGNERIE** s. f. — V. ALCOOLISME.

IXELLES, important faubourg de Bruxelles; 40.763 hab. On y trouve le monument du peintre belge Wiertz, le musée Wiertz, le monument de Léopold Ier, la fontaine de Bronckère, l'hôtel de ville, l'ancienne abbaye de La Cambre, transformée depuis en prison et qui est actuellement occupée par l'école de guerre, et l'institut de cartographie. Les principaux produits industriels sont la porcelaine, le verre de cristal, les orgues, les harmoniums, les produits chimiques.

IXOMÈTRE s. m. (ik-so-mè-tre — du gr. *ixos*, glu, et *metron*, mesure). Technol. Appareil pour évaluer la viscosité des liquides, des huiles en particulier, et par suite, leur valeur lubrifiante, par la vitesse d'écoulement à travers un orifice déterminé.



JABONINE s. f. (ja-bo-ni-ne). Chim. Alcaloïde $C^9H^{14}Az^2$ huileux, d'odeur fétide, qui s'obtient en distillant la pilocarpine ou la pilocarpidine entre 235° et 250°.

JABORANDINE s. f. (ja-bo-ran-di-ne — rad. *jaborandi*). Chim. Alcaloïde $C^{10}H^{12}AzO^3$, extrait d'un faux jaborandi.

JABORINE s. f. (ja-bo-ri-ne — rad. *jaborandi*). Chim. Alcaloïde $C^{23}H^{34}Az^2O^4$, trouvé par Harnach et Meyer dans la pilocarpine du commerce, et paraissant être un produit d'altération de la pilocarpine, formé par les réactifs dont on se sert pour l'extraire du jaborandi.

JABORIQUE adj. (ja-bo-ri-ke — rad. *jaborine*). Chim. Se dit d'un acide $C^{19}H^{25}Az^3O^5$ dérivé de la jaborine, et obtenu en même temps qu'elle, en chauffant la pilocarpine à 175°.

** **JACCOUD** (François-Sigismond), médecin français, né à Genève le 20 novembre 1830. — Depuis 1878, ce professeur distingué a publié : *Curabilité et traitement de la phtisie pulmonaire* (1881, in-8°); *Leçons de clinique médicale* faites à l'hôpital de la Pitié, de 1883 à 1886 (1885-1886, 3 vol. in-8°); et la septième édition, refondue et complétée, de son excellent *Traité de pathologie interne* (1883, 3 vol. in-8°). Depuis 1876, le docteur Jaccoud a publié 20 volumes du *Nouveau Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques.*

* **JACINI** (Etienne), économiste et homme politique italien, né à Casalbuttano (prov. de Crémone) en 1827. — Ayant résigné en 1870 son mandat de député il a été nommé sénateur par le ministère Lanza. Il a publié : *Deux Années de politique italienne* (1871); *les Travaux publics en Italie, dans leurs rapports avec l'Etat* (1872); *Situation des affaires publiques en Italie depuis* 1870 (1872); *Discours inaugural de l'exposition de Reggio* (1876); *Quelques remarques sur le traité de Berlin* (1878); *Discours au Sénat sur la politique extérieure* (1879); *les Conservateurs et l'évolution naturelle des partis politiques en Italie* (1879).

Jack, roman de M. Alphonse Daudet (1876, in-18). Dans ses *Trente ans de Paris*, *à travers ma vie et mes livres* M. Alphonse Daudet a raconté comment l'idée de *Jack* lui était venue. Il avait été le témoin des souffrances d'un pauvre petit déclassé, fils d'une mère galante, élevé dans un riche pensionnat d'Auteuil, puis abandonné à lui-même, forcé d'embrasser, lui qui était frêle et délicat, le rude métier d'ouvrier mécanicien, et qui s'en alla mourir d'épuisement dans un hôpital d'Alger au moment où Daudet lui-même l'avait arraché au métier pour essayer d'en faire un homme de lettres et qu'il commençait à y réussir. C'est cette navrante histoire, un peu modifiée, que *Jack* nous déroule; on a donc moins affaire à un roman proprement dit, à une action autour de laquelle se groupent un certain nombre d'épisodes, qu'à une biographie détaillée, une suite de tableaux comprenant l'enfance, les aventures et la mort du pauvre Jack. Tout ce qui a trait à l'enfance du petit déshérité et le cadre que lui a donné l'auteur est d'une humour, d'une ironie irrésistibles. Au lieu de faire élever Jack dans le riche pensionnat d'Auteuil, il l'y fait refuser, les façons de la mère, Ida de Barancy, ayant déconcerté le grave directeur, et, sur l'avis d'une femme de chambre, Jack est mis chez M. Moronval, un mulâtre qui a pour spécialité d'exploiter ce qu'il appelle les « petits pays chauds », de pauvres enfants de créoles, parmi lesquels, se trouve même un fils de roi, l'héritier du trône de Dahomey, à qui le féroce mulâtre fait tout bonnement cirer les parquets et allumer le feu, sous prétexte de lui donner l'instruction la plus variée. Ses professeurs, le beau d'Argenton, un poète aussi creux que mélancolique, le chanteur Labassindre, le docteur Hirsch, sont comme lui des impuissants et des envieux, des ratés, comme les appelle M. Daudet. D'Argenton, qui pose pour le poète dont les duchesses mangent le cœur et que tout le faubourg Saint-Germain s'arrache, impressionne vivement cette tête folle d'Ida de Barancy. Elle le croit l'écrivain le plus fort du siècle parce qu'il a dans la tête quelques titres d'œuvres qu'il projette de faire : *la Fille de Faust*, qui sera le livre du siècle, *les Passiflores*, les *Cordes d'airain*, « des étiquettes d'idées, des dos de volumes, sans rien dedans ». Elle quitte « bon ami », qui l'entretenait luxueusement, se donne à ce bellâtre, et alors commence le martyre de Jack. D'Argenton est jaloux de l'enfant, chez qui se manifeste le goût des lettres et qui lui déplaît surtout par sa distinction native; il le fait entrer comme apprenti à l'usine d'Indret; de là, le pauvre diable, « qui n'est pas même bon à faire un ouvrier », s'écrie ironiquement son bourreau, passe à la chambre de chauffe d'un transatlantique, et manque de périr dans un naufrage. Il en revient meurtri, éclopé, les jambes couvertes de brûlures. Un vieux médecin d'Etioles, qui s'est intéressé à lui avant qu'on ne le mît en apprentissage et qui voudrait lui donner sa petite-fille, Cécile, soutient son courage et lui fait reprendre goût aux livres. Jack, tout en restant ouvrier, travaille pour se faire recevoir officier de santé et obtenir Cécile; sa folle mère, brouillée avec d'Argenton puis reprise par lui, fait manquer le mariage par sa légèreté, sa sottise, et Jack meurt à l'hôpital, moitié de consomption, moitié de désespoir. Dans la dédicace qu'il en a faite à Gustave Flaubert, M. Alphonse Daudet dit que *Jack* est « un livre de pitié, de colère et d'ironie »; ce sont bien là, en effet, les trois notes dominantes du livre. De ce roman M. Alphonse Daudet a tiré, en collaboration avec M. Lafontaine, une pièce en cinq actes, *Jack*, qui a été jouée sans grand succès à l'Odéon, le 11 janvier 1881.

JACK s. m. (jak — de *Jack*, nom d'homme). Technol. ‖ Syn. de JACKNIFE.

JACKNIFE s. m. (jak-na-i-fe — de *Jack*, nom d'homme, et de l'angl. *knife*, couteau). Technol. Commutateur à chevilles employé dans les bureaux téléphoniques pour établir la communication entre deux abonnés, et ainsi appelé du nom de l'inventeur, le Canadien Jack, et de la forme primitive du ressort de contact disposé comme une lame de couteau.

JACKS-JACKS, peuplade de l'Afrique occidentale, sur la côte d'Ivoire, entre le Grand-Bassan à l'E. et le Grand-Lahou à l'O., et dans le pays d'Adou, colonie française. Ces indigènes font un commerce considérable d'huile de palme avec les trois-mâts de Bristol et de Liverpool.